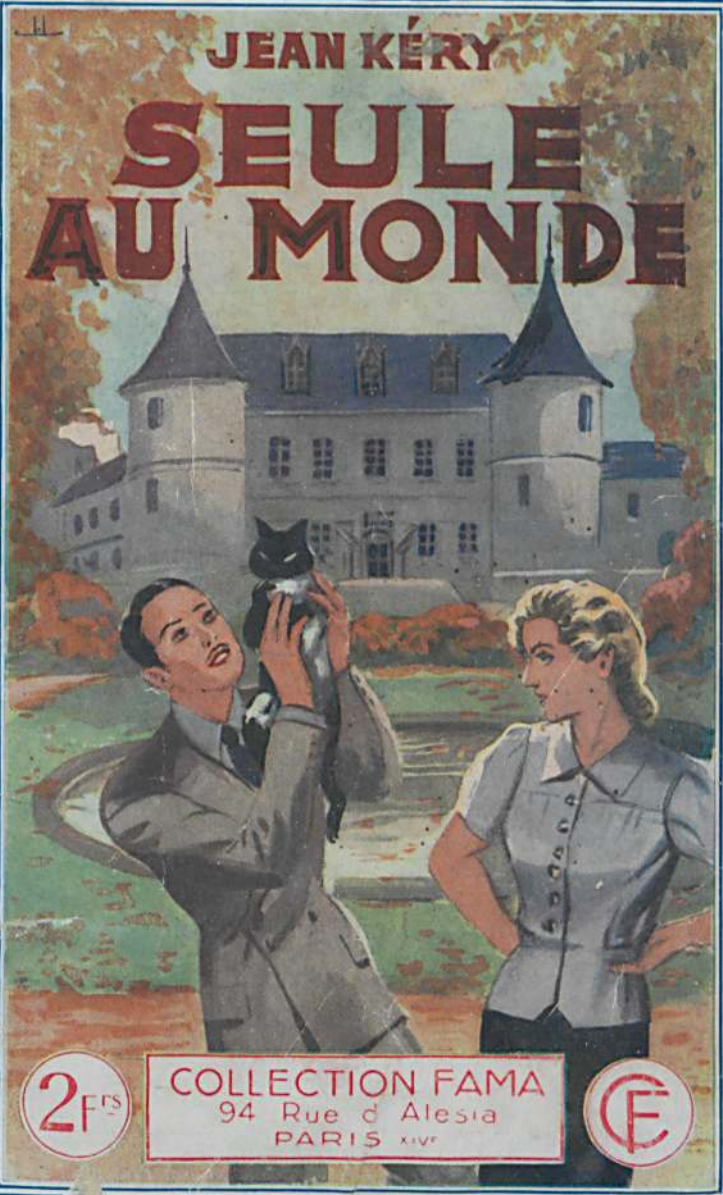
JEAN KÉRY

SEULE AU MONDE



2 Frs

COLLECTION FAMA
94 Rue d'Alesia
PARIS XIVe

SEULE AU MONDE

VIENT DE PARAITRE

un nouveau roman

de

FRANÇOISE ROLAND

LE CLOS DES CERISIERS

Françoise Roland, écrivain au style mouvementé, vivant, ne raconte pas ce que font ses héros. Elles les montre en action, tels qu'ils sont, tels que les a pétris la vie... tels qu'ils souffrent...

Et ce second roman, tout frémissant de mouvement, d'émotion, de gaîté parfois, ne fait que confirmer la jeune réputation de l'auteur de ce livre douloureux et poignant qu'est

" De la Sorbonne au Calvaire "

EN VENTE PARTOUT

TALLANDIER

PRIX : **15** fr.

C 90876

SEULE AU MONDE

C90876

JEAN KÉRY

SEULE AU MONDE

ROMAN

CLERMONT-FERRAND BCIU

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC' LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIVe)

SEULE AU MONDE

CHAPITRE PREMIER

RÉVÉLATIONS

— Ma petite fille, je vais mourir.

— Papa ! Mon papa chéri ! gémit la pauvre Régina.

Elle éclata en sanglots.

Au chevet de son père, Mlle Morisot s'était efforcée jusqu'à présent de cacher son angoisse et de montrer au moribond un visage exempt d'inquiétudes, espérant lui donner le change. Elle se désolait maintenant de n'y avoir point réussi.

L'homme qui gisait sur son lit de douleur poursuivit :

— A quoi bon ruser entre nous ? Dans quelques jours, quelques heures peut-être, j'aurai cessé de vivre. Tu essaies de me remonter le moral !... Comme si j'en avais besoin . L'au-delà ne m'effraie pas. J'ai gâché une vie dont tu es l'unique consolation.

Je partirai en chrétien qui se confie à la miséricorde divine.

Le pauvre malade cessa de parler. Brisée de fatigue et d'émotion, Régina, qui veillait son père depuis de longues nuits, n'eut pas la force de renouveler une fois de plus son pieux mensonge. Jamais encore M. Morisot n'avait parlé de sa fin prochaine. S'il abordait aujourd'hui ce pénible sujet, c'était parce qu'il se savait condamné sans rémission par les médecins.

— Dieu me jugera. En attendant, je tiens à te révéler avant de partir le secret de ma vie. Peut-être sauras-tu en profiter.

— Repose-toi, papa. Je ne te demande rien.

— Ne m'interromps pas... Tu as compris depuis longtemps qu'il existe un mystère dans mon passé. Avec une discrétion dont je te suis reconnaissant, tu ne m'as jamais posé la moindre question. Tu t'es contentée de mon affection sans demander davantage.

— Rien d'autre ne comptait à mes yeux, père chéri.

— Nous avons vécu l'un près de l'autre, l'un pour l'autre depuis que, voici seize ans, ta mère fut emportée par la maladie. Je me suis efforcé de t'élever suivant une ligne de conduite bien déterminée. Mon ambition était de te voir un jour riche et indépendante. Tu as été formée à dure école. L'éducation virile que tu as reçue t'a rendue énergique et intrépide, plus peut-être qu'il n'était nécessaire. A toi, maintenant, de savoir t'en servir avec mesure et discernement.

Effectivement, l'existence de Mlle Morisot avait connu des fortunes diverses. Elle se rappelait avoir été élevée d'abord en Suisse, par une mère qui la chérissait, tandis que son père voyageait sans cesse

pour subvenir aux besoins de sa famille. Il régnait alors au foyer une certaine aisance qui avait subitement disparu. Quand sa maman était morte, Régina, encore toute meurtrie par le cruel destin, avait suivi en France son papa désespéré par la disparition de la compagne tendrement aimée. Là, les deux réfugiés avaient connu une gêne proche de la misère et qui s'était dissipée graduellement à mesure que passaient les années. Enfin, depuis quelque temps, il était visible que les affaires de M. Morisot prospéraient, car il ne refusait rien à sa fille, dont les exigences demeuraient d'ailleurs dans des limites très raisonnables.

Ces souvenirs revenaient en foule à la jeune fille, tandis que le moribond poursuivait :

— Au risque de te causer une profonde déception, je dois t'avouer que je te lègue, en mourant, un nom différent de celui que tu portes... Voici quarante ans, j'étais le dernier héritier d'un vaste domaine qui entourait le château de Sylberville, en Bourgogne. Unique descendant des ducs qui s'étaient succédé dans ce fief depuis le Moyen-Age, j'y vivais paisiblement, administrant mes terres, quand se produisit une aventure désastreuse dont je subis encore aujourd'hui les conséquences.

« Pour surveiller les bois où pullulait le gibier, j'avais engagé un garde-chasse qui m'avait été recommandé. Il ne m'inspirait aucune confiance ; mais, comme je n'avais rien à lui reprocher, il m'était difficile de m'en séparer, faute de grief valable.

« Pourtant, j'avais l'impression qu'il faisait mal son service. Chaque jour, souvent même la nuit, il effectuait des rondes sur lesquelles il me présentait des rapports minutieux. Olivier — on l'appelait ainsi — traquait sans merci les braconniers et déployait

une activité irréprochable. J'avais opéré des recoupements qui prouvaient l'exactitude de son emploi du temps.

« Mais jamais il ne réussit à surprendre un seul maraudeur et à me le désigner avec des preuves convaincantes.

« Or, mes bois se dépeuplaient.

« On ne peut pas, bien sûr, dresser le recensement exact des lièvres et des faisans qui se promènent en liberté, mais on se rend parfaitement compte quand on en rencontre moins souvent, et en moins grand nombre.

« J'en faisais parfois la remarque au garde qui avait toujours de bonnes explications à me fournir. Tantôt, il affirmait qu'une épidémie décimait les lapins de garenne, tantôt il prétendait qu'une gelée tardive avait détruit quantité d'oeufs, ce qui raréfiait le gibier à plume... Bref, soupçonnant quelque chose de louche, je résolus de surveiller mon bonhomme et de m'assurer par moi-même qu'il ne trahissait pas mes intérêts.

« Une nuit que je lui avais assigné une tournée précise, j'étais à l'affût afin de contrôler ses déplacements, quand je vis arriver des rodeurs suspects qui posaient des collets. Ils opéraient avec la plus entière désinvolture, et je ne tardai pas à en comprendre le motif.

« Olivier survint sans se presser, le fusil en bandouillère, fumant sa pipe, parfaitement indifférent à ce qui se passait sous bois. Quand il fut à la hauteur des braconniers, ceux-ci l'interpellèrent familièrement. De leurs propos, il résultait que tous ces gens étaient d'accord. On allait vendre à Dijon le produit de ces rapines, et on se partageait les bénéfices.

« Justement, Olivier n'avait pas encore reçu sa part du mois écoulé. Il saisit l'occasion pour la réclamer avec insistance. Les autres ne semblaient pas disposés à la lui donner. Ils prétextèrent qu'il n'avait ni la fatigue ni les risques de l'entreprise, qu'il recevait déjà de moi une rétribution régulière et que ses prétentions étaient excessives. La dispute s'envenima. Olivier menaça ses adversaires de me prévenir. Ceux-ci ripostèrent en promettant de dénoncer le rôle qu'il jouait. On en vint aux mains. L'arme du garde tomba sur le sol, où l'un des braconniers la ramassa et s'en servit pour tirer, à bout portant, sur le serviteur félon. Puis, ils prirent la fuite.

« Ma perplexité fut extrême. Quelle conduite tenir? Poursuivre les assassins ? Ce fut mon premier mouvement. Mais un blessé agonisait à terre. La pitié m'ordonnait de lui porter secours avant tout, ce que je fis.

« Je me penchai donc sur cet homme pour m'assurer de son état... Alors, dans une détente subite de tout son être, il s'agrippa de ses deux mains à mon cou et tenta de m'étrangler. Quelle folie le possédait ? Me prenait-il pour son agresseur ? Voulait-il se venger de moi ? Sans même me poser la question, je me débattis pour échapper à son étreinte. Alors commença une lutte brutale dans laquelle chacun de nous croyait défendre sa propre vie.

« Non sans mal, je finis par l'emporter. Mais dans quel état ! Mes habits étaient déchirés et tachés de sang, mon visage marqué de coups. Olivier n'avait succombé qu'épuisé par l'hémorragie. Cet effort l'avait tué. J'avais devant moi un cadavre.

« Je regagnai le château en proie à la plus profonde démoralisation. Le cerveau enfiévré, l'imagination en déroute, cette tragique aventure m'appa-

raissait grosse de conséquences. Pour comble de malheur, je croisai un de mes fermiers qui revenait de la ville. Il me regarda et je crus deviner chez lui une expression accusatrice sans songer que, dans l'obscurité, il ne m'avait probablement pas même reconnu, ainsi que le prouve la suite de l'histoire.

« Cette rencontre acheva de me faire perdre la tête. J'estimais qu'on allait m'accuser d'avoir tué ce pauvre Olivier et que j'étais dans l'impossibilité de prouver le contraire.

« A partir de ce moment, je vécus un véritable cauchemar. Je me voyais déjà arrêté par les gendarmes, jeté en prison, subissant les pires outrages et les calomnies les plus odieuses. Pouvais-je laisser passivement éclater le scandale et attendre dans l'inaction que l'on déshonorât le nom de mes ancêtres ?

« D'ailleurs, qui donc croirait la vérité quand je la raconterais ? N'était-elle pas invraisemblable ?

« Certes, j'aurais dû trouver dans mes sentiments religieux la force de supporter cette épreuve. Hélas ! Nous ne sommes que de pauvres êtres trop vite désemparés dans la tourmente. Cédant à une terreur irraisonnée, je pris sur le champ une décision inexcusable. Aussitôt rentré chez moi, je mis dans une valise tout l'argent que renfermait mon coffre, des valeurs, mes papiers de famille, un peu de linge et, comme un vulgaire bandit, je partis en me cachant pour prendre à la gare de Beurey le premier train... Oui, ma chérie. Telle fut mon indigne conduite. Le soir même, j'avais franchi la frontière suisse. »

M. Morisot, dernier descendant des ducs de Sylberville, se tut, brisé par l'émotion que provoquait en lui cet odieux souvenir et par l'effort qu'il venait de fournir.

— Père ! Calme-toi, murmura tendrement Régina.

Je comprends ton émoi. Nul ne saurait blâmer un acte qui n'entachait en rien ta conscience.

— Si, mon enfant. On ne doit jamais fuir devant le devoir, si dur soit-il... Mais, laisse-moi terminer. Pendant les premiers jours qui suivirent ma fuite, mon existence fut un martyre. Je m'attendais continuellement à être arrêté. Sans nouvelles exactes de ce qui se passait dans mon pays — les journaux n'avaient pas alors la diffusion qu'ils ont aujourd'hui — je ne vivais plus. Je finis par me procurer enfin un exemplaire du « *Bien Public* ». J'appris alors cette nouvelle stupéfiante : on me considérait comme mort, et, de ce fait, l'accusation d'homicide qui pesait sur moi se trouvait éteinte.

« Par quel miracle s'était produit cet événement inattendu ? Fort simplement. Quelques semaines auparavant, un pauvre diable était venu me demander la charité. J'étais seul au château. Je lui avais donné un vieux costume dont il s'était ensuite vêtu. Ce malheureux avait succombé en pleine forêt, du côté de Semur, et des bêtes immondes lui avaient rongé la face. D'après ses habits, on l'avait identifié comme étant le duc de Sylberville, disparu récemment de son domicile.

« J'étais donc tranquille désormais. Je m'employai de mon mieux à me créer une situation en Suisse, où le drame du château était ignoré de tous, sauf peut-être de la police.

« Ce fut alors que je rencontrai ta mère, ma chérie. Mariage d'amour, s'il en fut jamais. Notre bonheur atteignit son apogée le jour de ta naissance. Tous les actes furent établis au nom de Sylberville, ainsi que tu le verras dans les documents que j'ai soigneusement conservés à ton intention.

« Vint la guerre. Si j'avais eu le tort de fuir la

justice de mon pays, je ne pouvais demeurer indifférent à l'invasion de notre territoire. Avec l'approbation de ma chère femme, qui connaissait l'histoire de mon passé, je partis m'engager dans la légion étrangère, sous le nom de Morisot. Les citations que j'ai gagnées au front sous ce nom prouvent que j'ai fait tout mon devoir pour me réhabiliter à mes propres yeux.

« Que faire ensuite, une fois démobilisé ? En mon absence, mes affaires avaient périclité. Ta mère, minée par les angoisses et les soucis, était dans un état inquiétant. Mes dernières ressources furent utilisées à la soigner. Je ne parvins pas à la guérir. »

Cette douloureuse évocation arracha quelques larmes au narrateur qui fit un nouvel effort pour achever son récit :

— Heureusement, reprit-il, le légionnaire Morisot avait conquis l'estime de ses chefs. Il fut accueilli en France comme un homme brave et un brave homme. Ce nouvel état civil lui tenant lieu de papiers d'identité, il se remit au travail pour donner à sa fille une éducation digne de nos ancêtres.

« Telle est l'histoire de ma vie. Tu as assisté à mon relèvement social et financier. Un testament en règle lègue à Mlle de Sylberville les biens du légionnaire Morisot. Je n'ai jamais voulu retourner sur mes terres, par crainte d'être reconnu. Le château, qui date de Charles le Téméraire, auquel il appartenait jadis, doit être complètement tombé en ruines. Mais les terres ont conservé leur valeur. Elles accroîtront le patrimoine que je te lègue. Et, si tu as l'occasion, un jour, de réhabiliter ma mémoire, peut-être parviendras-tu à rendre au titre que nous portons tout son éclat de jadis.

« C'est dans cet espoir que j'ai vécu jusqu'à pré-

sent. Bientôt, tu atteindras ta vingt-troisième année. Puisse la Providence favoriser ce dessein que je ne verrai pas se réaliser.

Le malade, épuisé par un trop long récit, défaillit presque en achevant de formuler ce vœu qui venait du coeur.

Régina, pleine de compassion pour le proscrit qui avait supporté de si pénibles épreuves pour payer une minute d'égarement, s'efforça de le rassurer sur l'avenir en lui donnant tout apaisement pour le passé.

— Sois tranquille, père chéri. Je connais tes exploits de guerre, qui rachètent, et bien au-delà, tout ce qu'on peut te reprocher par ailleurs, si vraiment il se trouve des gens pour juger que tu as mal agi. Ce n'est pas mon cas : je te sais incapable d'un geste vil ou inélégant. Seul, un trouble bien compréhensible, causé par des circonstances exceptionnelles, a pu te dicter une décision qui ne causait pas le moindre tort à qui que ce soit et qui avait le mérite de couper court à toutes les calomnies. En restant, même acquitté, tu aurais été en butte à la suspicion des méchants... Et puis, tu n'aurais pas rencontré maman. En la mettant sur ton chemin, Dieu a montré qu'il t'avait absous, si jamais il t'avait jugé coupable. Mais comment l'aurait-il fait, lui qui sait voir jusque dans les consciences ?

Sur le visage du moribond, une soudaine sérénité se répandit ; le duc de Sylberville murmura :

— Tu as raison, fillette. La Providence m'a comblé, puisqu'elle a envoyé sur ma route cette chère Rosette, dont tu es la digne fille.

Et il s'endormit de son dernier sommeil.

CHAPITRE II

PREMIER CONTACT

Régina avait un menton volontaire et des yeux énergiques. Sa physionomie présentait un aspect plutôt sévère, qui n'en était pas moins fort séduisant, grâce à la finesse des traits et à l'ovale parfait du visage. Une bouche bien dessinée et facilement ironique, des cheveux blonds arrangés avec goût contribuaient à adoucir l'expression autoritaire qui lui était habituelle.

Grande, svelte, élégante, la jeune fille n'était pas de celles qui passent inaperçues. Elle intimidait un peu au premier abord, jusqu'au moment où son sourire bienveillant révélait le véritable fond de sa nature pleine d'indulgence.

Les vêtements de deuil ajoutèrent encore à sa gravité. Son regard douloureux révélait maintenant un profond chagrin. Avec son père, elle avait perdu le seul être auquel elle était attachée. Il lui tenait lieu

d'univers. Comprenant qu'il avait pour elle une passion exclusive, elle avait reporté sur lui toute son affection, veillant jalousement à ne pas éparpiller sa tendresse dans des amitiés sans lendemain ou des relations incertaines.

Maintenant, elle comprenait bien des choses. Le duc de Sylberville s'était confiné dans une retraite austère, ne recevant aucune visite et n'en faisant pas davantage. Il ne voyait personne en dehors de ses occupations professionnelles. Tout s'expliquait aujourd'hui. Le légionnaire Morisot, dont les chefs avaient apprécié le courage et la probité, ne pouvait, malgré ses glorieux faits d'armes, évoluer normalement dans la vie.

Il n'avait eu que la ressource de se replier sur lui-même et de vivre pour son enfant.

Les premières semaines qui suivirent le décès furent affreuses. Régina, désemparée, chercha un réconfort dans les papiers du défunt. En les dépouillant avec ferveur, elle avait l'impression que son père n'était pas réellement mort et qu'il allait revenir.

Elle l'avait fait enterrer dans un caveau provisoire, en attendant de prendre sur sa sépulture une décision définitive. La déclaration légale pour les registres de l'état civil avait été faite au nom de « Morisot, duc de Sylberville ». Cette formule provoquerait tôt ou tard une demande d'explications. Il fallait être en mesure de fournir les preuves nécessaires.

La jeune fille s'occupait donc de les réunir. Elle eut également à traiter avec le notaire détenteur du testament. La nouvelle qu'elle héritait d'un demi million en bonnes valeurs et argent liquide l'avait laissée indifférente. Que lui importait la fortune, maintenant que son cher papa n'était plus là ?

A mesure que le temps lui apportait un repos bien

faisant, les fatigues et les émotions qui l'avaient tant abattue s'estompèrent devant la tâche de réhabilitation qui restait à accomplir. Avec un esprit de méthode, où se reconnaissait l'influence d'un éducateur vigilant, elle mit d'abord en ordre toutes les affaires laissées par le disparu, accomplit toutes les formalités indispensables pour établir une situation nette et prit ses dispositions pour ne laisser derrière elle aucune question en suspens.

Ceci fait, elle prit le train pour la Bourgogne.

A tête reposée, elle avait préparé ce voyage. Elle savait que l'on prenait le train à la gare de Lyon, ligne de Marseille. Il fallait changer à la station « Les Laumes-Alésia » et prendre la direction d'Epinay. La gare la plus proche du château de Sylberville était celle de Beurey. Ce fut là qu'elle débarqua vers six heures du soir, avec une valise dans laquelle elle avait emporté simplement un peu de linge.

Son intention était de passer le plus possible inaperçue et de se livrer d'abord, sans que personne en soupçonnât l'objet, à quelques investigations préliminaires. En établissant ce plan d'ordre général, elle n'avait pas cherché à approfondir les circonstances dans lesquelles s'effectuerait son enquête : elle saurait bien se plier aux événements.

Du moins, elle en était persuadée.

Sa belle assurance fut vite mise à rude épreuve..

Quand elle eut sauté sur le quai, Régina commença par regarder avec curiosité autour d'elle. En fait de gare, elle ne vit qu'une maisonnette identique à celles qu'habitent les gardes-barrières. Il y avait d'ailleurs, à côté de la sortie, un passage à niveau. Pour baptiser cette bicoque du nom de station, il fallait avoir la folie des grandeurs.

La jeune fille s'en rendit compte quand le train,

composé de trois vieux wagons traînés par une locomotive asthmatique, eut poursuivi sa route, laissant sur place cinq voyageurs parmi lesquels Mlle Morisot.

Sur la route qui bordait la voie, quelques maisons s'échelonnaient, paisibles et accueillantes, avec leurs portes ouvertes et leur basse-cour qui prenait l'air sur la chaussée.

Régina laissa passer les indigènes qui, en donnant leurs tickets, échangèrent quelques phrases familières avec la garde-barrière faisant fonction de chef de gare. Elle offrit enfin son billet, et, profitant de ce qu'il n'y avait plus personne derrière elle, sollicita quelques renseignements :

— Pardon, madame ! Où est l'hôtel le plus proche ?

La femme sourit et fit un geste de commisération.

— Un hôtel ici, ma petite demoiselle ! Y en a point.

La voyageuse sourit à son tour. Qu'elle s'était donc montrée étourdie et présomptueuse. Dans son idée, la localité la plus proche du château de Sylberville ne pouvait être qu'une bourgade importante. Ce domaine n'était-il pas autrefois un fief de qualité ?

Il est vrai qu'alors les chemins de fer n'existaient pas.

— Où trouverai-je à me loger ? demanda Mlle Morisot, nullement démontée pour si peu.

— Dame... A Vitteaux, ou bien à Pouilly.

— Est-ce loin ?

— Dix kilomètres d'un côté, douze de l'autre environ.

— Vitteaux... Attendez donc ! Le train y est passé, il me semble.

— Oui, mademoiselle. C'est la deuxième station avant celle-ci.

— Parfait. Je vais le reprendre dans un sens inverse.

Cette déclaration fut accueillie par un éclat de rire. La brave femme expliqua son hilarité.

— Le prochain convoi est à cinq heures trente, demain matin.

— Il n'y en a pas auparavant ?

— Non, ma petite demoiselle.

— Et pour aller à Pouilly ?

— Il aurait fallu rester dans votre wagon. Vous y arriveriez bientôt.

— Mais... En prenant le train suivant ?...

— Pour nous, la journée est finie : il n'y a plus de circulation ni dans un sens, ni dans l'autre, jusqu'au petit jour.

Cette déclaration démonta complètement la jeune fille. Qu'allait-elle devenir dans ce pays perdu où il était impossible de trouver un gîte pour la nuit ?

— Personne ne peut m'héberger ? insista Mlle Morisot, prise d'un dernier espoir.

La garde-barrière secoua la tête avec assurance et expliqua :

— Par ici, on s'occupe surtout de la culture. Les gens se réservent le moins de place possible. Tout l'espace disponible est pris par les bêtes.

— A la rigueur, je me contenterai d'une botte de foin, plutôt que de passer la nuit à la belle étoile...

La conversation fut interrompue par un vacarme assourdissant. Un automobiliste faisait fonctionner son klaxon à tour de bras.

— Mon Dieu ! s'écria l'employée. J'ai oublié d'ouvrir les barrières après le passage du train.

Elle se précipita vers le passage à niveau, suivie par Régina, toute préoccupée.

Sur la route, une magnifique voiture, aux lignes aérodynamiques, trépignait d'impatience pour obtenir la voie libre. Le jeune homme qui la conduisait se pencha par la fenêtre ouverte et interpella jovialement la fautive :

— Alors, madame Bonert ? On oublie son service ? Vous pensez à vos amours ?

— Pas même, monsieur Bernard, répliqua l'interpellée, sur le même ton amical. Excusez-moi. J'étais en train de donner quelques indications à cette jeunesse.

Vivement, tout en parlant, elle avait déblayé le chemin et maintenant elle désignait la jeune fille qui demeurait songeuse.

La brave femme, avec une obligeance qui devait lui être coutumière, fut prise d'une idée subite. Elle reprit :

— Où donc que vous courez comme ça, si pressé ?

— Je vais jusqu'à Saint-Thibaud pour réceptionner une machine agricole arrivée aujourd'hui même. Quand vous aurez une voie de garage ici, madame Bonert, pour recevoir les marchandises, je n'aurai plus besoin de m'appuyer du chemin inutilement.

L'employée ne releva pas le propos. Elle insinua simplement :

— Dommage que vous n'alliez pas jusqu'à Vitteaux.

— Pourquoi ? Vous avez des commissions à faire ?

— Nenni. Mais la petite demoiselle voudrait bien trouver un hôtel pour la nuit. Des fois que vous l'auriez prise avec vous...

Déjà, tout en parlant, l'automobiliste regardait à la dérobée Mlle Morisot et semblait la trouver à son goût. Dès que la brave femme eut cessé de parler, il ouvrit la porte de sa voiture et sauta par terre avec souplesse.

Il était solidement bâti, mais l'athlétisme de sa carrure n'excluait ni la distinction, ni l'élégance. Son visage brun, hâlé par la vie en plein air, était éclairé par deux yeux pétillant d'intelligence et de vie. Une petite moustache faisait ressortir sa lèvre supérieure, juste ce qu'il fallait pour trancher sur le reste de la figure entièrement rasé.

Vêtu d'un complet de flanelle grise, tête nue, M. Bernard, comme on l'appelait, surgit donc de sa conduite intérieure, comme un diable d'une boîte et s'avança vers Régina, tout interloquée.

— Prenez donc place auprès de moi, mademoiselle, déclara-t-il. Je vais vous conduire à Vitteaux.

Son ton, sous les inflexions habituelles de la politesse, avait une nuance impérative qui n'échappa point à la jeune fille.

Cette dernière hésita néanmoins. Non pas que, guidée par ses habitudes d'indépendance, elle s'insurgeât contre une injonction trop cavalière ; mais elle était trop avertie des hasards de la vie pour se confier ainsi au premier venu.

Avec cet instinct merveilleux qui caractérise souvent les humbles la brave femme devina la perplexité de Mlle Morisot. Elle s'empressa de préciser :

— M. Bernard est un enfant du pays. Tout le monde le connaît et l'estime. Avec lui, vous n'avez rien à craindre.

Le jeune homme se tourna vers la voyageuse interdite et affecta la plus sincère indignation :

— Oh ! Mademoiselle ! Serait-il possible que vous

m'ayez pris pour un gangster à la recherche d'une proie fructueuse ?

— Pas tout à fait, répliqua l'interpellée en veine de taquinerie. Mais on m'a appris à me méfier des gens que je ne connais pas.

— Vous êtes la seule personne de la région à ne pas connaître Bernard Provencel. D'ailleurs, vous n'êtes pas de chez nous. C'est votre seule excuse. Je vous pardonne. Toutefois, s'il vous faut pour plus de sûreté d'autres garanties, je puis aller quérir mon casier judiciaire.

Deux braves gendarmes arrivaient au même moment. L'automobiliste abandonna son interlocutrice, en s'excusant, pour échanger quelques mots avec eux. Après quelques répliques, il ajouta négligemment :

— Vous ne rentrez pas à Vitteaux ce soir ? Dommage. Votre présence aurait rassuré mademoiselle qui n'ose pas monter dans ma bagnole.

— Si nous n'avions que des clients comme vous, grogna l'un des hommes de la maréchaussée, on pourrait donner sa démission.

Régina eut conscience qu'on la tournait un peu en ridicule. Elle s'en irrita intérieurement et crut devoir réagir :

— La référence de ces messieurs me suffit, déclara-t-elle. Vous me soumettrez une autre fois vos empreintes digitales et vos certificats. Puisque vous voulez bien me rendre le véritable service de me conduire à Vitteaux, j'aurais mauvaise grâce à refuser.

— Ce n'est pas trop tôt. Alors, montez vite. Je tâcherai de rattraper le temps perdu. Voulez-vous prendre place sur la banquette arrière ou à côté du conducteur ?

— Si je ne vous tenais pas compagnie à l'avant, vous croiriez que j'ai peur de vous.

— Bravo ! Voilà du sport en perspective. On ne vous en impose pas facilement. J'aime les amazones déchaînées... Laissez-moi faire.

Il prit la valise que portait la jeune fille et la mit dans le coffre. Puis, il contourna la voiture pour ouvrir la portière qu'il referma derrière Mlle Morisot.

Ayant repris sa place au volant, il démarra dans la direction de Saint-Thibaud tout en poursuivant la conversation :

— Ainsi, vous venez pour la première fois dans le pays. J'espère que vous vous y plairez.

— Je l'espère aussi. A première vue, il me semble un peu dépourvu de certaines commodités auxquelles nous sommes habitués dans les grandes villes. Mais les habitants sont si obligeants...

— Ceci compense cela. Evidemment, vous auriez tort de croire que vous allez trouver là-bas un hôtel qui puisse rivaliser avec le Claridge ou le Carlton.

— On dirait que les palaces de Paris vous sont familiers. Ce n'est pas mon cas.

— Il m'est arrivé d'y descendre. Dernièrement encore, pour l'Exposition... Vous l'avez visitée, naturellement ?

— Vite et mal.

— Je m'en doutais. Les gens qui habitent la capitale commencent à regarder autour d'eux seulement quand ils ont franchi les anciennes fortifications. Alors, tout les émerveille : un grain de blé, une fleur des champs, un tas de cailloux.

— Ne parlez pas irrévérencieusement des tas de cailloux, interrompit gravement Régina. Rien ne m'intéresse davantage.

— Na ! Qu'est-ce que je disais !

— Mon père a pris soin de me donner une formation archéologique. Il m'a mis entre les mains d'un professeur de l'Ecole des Chartes.

— Bravo ! Et vous y avez pris goût ?

— Enormément.

Mlle Morisot se garda bien de faire connaître le véritable motif qui avait fait éclore depuis peu cette passion, grâce aux précautions antérieures prises par le duc de Sylberville en complétant l'instruction de sa fille dans cette branche des sciences historiques.

— Si cela vous amuse, reprit Bernard, tant mieux. J'avoue mon ignorance sur ce sujet spécial, dont l'étude, au surplus, ne me serait d'aucune utilité. Si vous comptez vous établir à la campagne, il eut mieux valu vous envoyer dans une école d'agriculture.

— Je possède également quelques lumières sur les méthodes modernes mises au point par les ingénieurs agronomes.

— Vous êtes donc une femme universelle ! Voilà qui me semble fâcheux.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le meilleur moyen de ne rien apprendre, c'est de toucher à tout.

— Rassurez-vous. En dehors des deux spécialités que je viens de vous citer, je ne connais pas grand'chose.

Cet aveu désarma le jeune homme, qui commençait à regarder la voyageuse avec une visible méfiance. Les femmes trop savantes lui causaient évidemment une appréhension justifiée sans doute par son expérience personnelle.

*
* *

Le véhicule traversa Saint-Thibaud en se conformant aux prescriptions de la municipalité limitant expressément la vitesse. Puis Bernard appuya de nouveau sur l'accélérateur, tout en expliquant :

— Dans ma famille, nous possédons un phénomène : ma cousine Odette. Elle a passé son bachot, sa licence es-lettres, sa licence en droit. On ne peut plus lui adresser la parole. Elle s'imagine tout savoir et prend pour vous parler un petit air condescendant, comme si elle se croyait maître d'école.

— Je n'en suis pas encore là !

— J'ai constaté que même les hommes les plus cálés n'arrivent pas à être aussi embêtants qu'elle.

Régina sourit à la description de cette personne qui correspondait à un type trop répandu aujourd'hui et qu'elle avait rencontré, tiré en multiples exemplaires, parmi ses anciennes compagnes d'école, qui avaient poussé fort loin leurs études. L'orgueil les avait rendues insupportables.

— Rassurez-vous, fit-elle ironiquement. Je ne lui ressemble pas. Permettez-moi de vous faire observer que je n'ai nullement essayé de vous en imposer. Et si l'un de nous deux a prétendu faire la leçon à l'autre...

L'automobiliste complaisant demeura un moment décontenancé, puis il accusa le coup :

— A la bonne heure. Çá, au moins, c'est envoyé.

Ah ! je ne m'étais pas trompé en affirmant qu'avec vous, il y aurait du sport. Comme attaque directe, on ne fait pas mieux. Vous jouez franc jeu.

— Avez-vous donc l'habitude des procédés illicites ?

— Les femmes ont recours à toutes les ruses pour nous rouler. D'ailleurs, vous n'êtes pas sans reproche. Je me suis montré à vous, tel que je suis, sans arrière-pensée, sans déguiser mes idées. Vous savez tout de moi, ou presque. Or, vous ne m'avez rien livré de vous-même. Avec votre air de ne pas y toucher, vous m'avez fait jaser. Voici Vitteaux. Nous allons nous séparer et j'ignore même ce que vous venez chercher dans la région de Beurey, où personne ne s'égare sans avoir de but précis... Mais, je ne veux pas me montrer trop curieux. Encore un défaut qu'il faut laisser au sexe faible. Je vous arrête au meilleur hôtel du pays.

Ce disant, Bernard stoppa devant une auberge simple mais propre et engageante. Il alla prendre la valise de la jeune fille et la remit à la servante qui, déjà, s'empressait.

Régina ne voulut pas demeurer en reste d'amabilité.

— Puisque vous y tenez, déclara-t-elle, je n'ai aucune raison de vous cacher le but de mon voyage. En vue de me documenter sur les vestiges du Moyen-Age, je venais étudier les ruines de Sylberville.

— Les ruines de Sylberville ! répéta l'automobiliste, estomaqué.

Sans doute, l'idée qu'on pouvait entreprendre un pareil voyage, uniquement pour voir de vieilles pierres lui parut-elle extrêmement comique, car il se mit à rire, secoué par une folle crise d'hilarité.

Quand il fut un peu calmé, il proposa :

— Si vous le désirez, je viendrai vous prendre pour vous y conduire.

— Merci, fit sèchement Régina, vexée par cette réaction inattendue. J'ai déjà trop abusé de votre bonté. Adieu, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle.

Et, en regagnant sa voiture, il répéta, secoué de nouveau par une crise de fou-rire :

— Les ruines du château de Sylberville. Ah ! Ah ! Ah !

Mlle Morisot le regarda partir, outrée d'un pareil manque de savoir-vivre.

CHAPITRE III

OUVERTURE DES HOSTILITÉS

A neuf heures du matin, Régina prit le train à Vitteaux pour descendre à Beurey.

Sans doute, elle aurait pu gagner à pied directement le domaine qu'elle se proposait d'atteindre. Mais elle avait étudié son itinéraire en partant de Beurey, et elle préférait ne rien changer à son projet primitif. Il lui aurait fallu, pour cela, s'informer auprès des indigènes. Or, elle avait pu juger de la considération que l'on témoignait, dans ce pays, pour les personnes qui s'intéressent aux vestiges des forteresses féodales.

Profondément humiliée par les ricanements de M. Provencel, elle ne tenait nullement à recommencer une expérience décevante.

Pour cette même raison, elle s'abstint soigneuse-

ment, quand elle descendit à la même gare que la veille, de confier à Mme Bonert son but de promenade.

La brave femme reconnut sa voyageuse de la veille et la salua cordialement :

— Bonjour, ma petite demoiselle. Alors ? Vous avez trouvé où passer la nuit ?

— Mais oui, grâce à votre obligeance, répondit la jeune fille.

— Et vous voilà de retour chez nous.

— Comme vous le voyez. De toutes façons, je serais passée vous remercier, même si rien ne m'avait obligé à revenir par ici.

— Oh ! Y a pas d'quoi. M. Bernard ne refuse jamais un service. Avec lui, vous étiez en bonnes mains.

— Son obligeance m'a été précieuse, reconnut Régina.

— Il est toujours ainsi. On l'aime bien dans le pays, allez !

— Je m'arrangerai pour lui revaloir cela dès que l'occasion s'en présentera, fit Régina. Au revoir, madame. A ce soir. Je compte prendre le dernier train pour rentrer à Vitteaux et ne pas le rater, cette fois.

— Celui de dix-sept heures quarante-cinq. Entendu. Si vous êtes en retard, on tâchera de le faire attendre une ou deux minutes.

— J'ai l'habitude d'être exacte, affirma en riant la jeune duchesse de Sylberville.

Elle prit la route qui traversait le village, repéra l'unique café de l'endroit où elle comptait, le cas échéant, se faire servir à manger quand elle aurait terminé sa reconnaissance matinale, avant d'entreprendre, l'après-midi, une visite plus poussée.

Après avoir dépassé les dernières maisons, Régina

suivit sa marche d'un pas régulier, insensible aux rayons du soleil qui commençait à devenir chaud.

Autour d'elle, les champs de blé se succédaient avec leurs épis dorés, coupés de place en place par des petits bois dont l'ombre donnait un peu de fraîcheur.

La promeneuse goûtait inconsciemment ces beautés champêtres, mais elle ne leur apportait qu'un regard distrait. Toute son attention était accaparée par l'emprise des souvenirs historiques qui se réveillaient dans sa mémoire à mesure qu'elle approchait du berceau de ses ancêtres. Une émotion profonde s'emparait d'elle à l'idée que son père avait longuement vécu dans ces parages, qu'il y avait vu le jour, et qu'il n'était que le dernier descendant d'une lignée dont l'origine remontait à Charles le Téméraire.

Un raidillon s'amorçait sur la droite, grimpant allègrement une colline boisée. La plaque indicatrice portait : « Sylberville : 1 kilomètre ». Régina s'y engagea et nota au passage que la chaussée en était parfaitement entretenue.

— Le département fait bien les choses, songea-t-elle.

Quand elle eut ainsi parcouru environ 900 mètres, la majeure partie du chemin, elle songea que les ruines ne devaient plus être loin. Mais les arbres limitaient la visibilité. Un tournant s'amorçait devant elle. La jeune fille l'atteignit enfin. Alors, elle s'arrêta net, tandis qu'une exclamation de stupeur s'échappait de ses lèvres :

— Oh !

A quelques pas d'elle, au-delà d'une voie transversale plus importante que celle dans laquelle elle s'était engagée, une immense grille, dont les portes étaient ouvertes précédait une magnifique avenue de

chênes, avec une pelouse centrale qu'encadraient deux allées carrossables. Tout au fond, on apercevait un château qui avait grande allure, et qui semblait en excellent état.

Médusée par ce spectacle inattendu, la petite duchesse finit par reprendre sa marche. Hardiment, elle franchit le portail, flanqué d'une maison de garde, dont les occupants ne se montrèrent point.

Plus Régina approchait du but, et plus l'ensemble de l'édifice lui apparaissait dans sa splendeur originale.

Deux énormes tours, dont on devinait les murs épais et qui dataient de l'époque médiévale, subsistaient seules de la construction primitive. Encore avaient-elles été sérieusement dégradées par les ans, car leur hauteur ne dépassait pas celle de trois étages y compris les toits coniques dont on les avait coiffées pour remplacer les anciens créneaux disparus depuis longtemps.

Entre ces deux pièces maîtresses avait été construit au dix-huitième siècle un corps de bâtiment qui les reliait l'une à l'autre.

La façade, avec ses deux rangées de fenêtres superposées, était d'un goût parfait. Au rez-de-chaussée, devant la porte monumentale, un pont enjambait la pièce d'eau qui subsistait dans les anciens fossés du château.

Ayant peine à revenir de son étonnement, la jeune fille contemplait ce majestueux édifice parfaitement conservé, comme si des mains pieuses l'avaient entretenu soigneusement depuis la disparition du dernier duc de Sylberville.

— Voilà qui est pour le moins singulier, songea-t-elle.

D'ailleurs, les volets étaient ouverts, certaines fe-

nêtres également. De toute évidence, le château était habité.

Régina s'immobilisa quand elle eut atteint l'entrée du pont. Ce qu'elle voyait la déroutait tellement qu'elle ne savait plus que faire. Elle s'attendait à trouver des murs effondrés dans un enclos désert, au milieu d'un parc à l'abandon. Elle pénétrait au contraire dans une propriété occupée, dont la parfaite tenue attestait la présence d'un administrateur avisé.

Incertaine sur la conduite à tenir, la petite duchesse s'abîmait dans ses réflexions quand retentit à côté d'elle un rire qu'elle connaissait bien, tandis qu'une voix masculine l'interpellait joyeusement :

— Alors, vous êtes venue admirer les ruines de Sylberville ? Qu'en pensez-vous ?

Sur la passerelle, Bernard Provencel s'avançait au devant de la jeune fille, affable et empressé, tandis qu'elle le regardait avec égarement.

Sans paraître remarquer un émoi qu'il mettait sur le compte de la surprise, il poursuivit, s'efforçant visiblement de la mettre à l'aise :

— Je travaillais dans mon bureau quand je vous ai aperçue. Excusez-moi de ne pas être allé au-devant de vous. J'attendais votre visite, évidemment, mais pas si vite.

Les deux jeunes gens échangèrent une poignée de mains sans que Régina soit parvenue à ouvrir la bouche. Bernard s'en étonna :

— Vous n'êtes plus la même aujourd'hui ! Qu'est-ce qui ne va pas ?... Parbleu ! Vous êtes fatiguée : je présume que vous avez fait la route à pied. Aussi pourquoi refuser ma proposition hier soir, quand je vous ai offert d'aller vous prendre avec l'auto ?... Entrez vite vous reposer un peu.

Il la précéda dans un vaste hall où alternaient les armures et les trophées de chasse, puis dans un salon garni de meubles modernes, dont l'excentricité choqua le culte qu'elle professait pour les styles anciens.

En se laissant tomber sur un fauteuil d'un goût douteux, mais d'un confort indiscutable, la duchesse balbutia :

— Je me proposais justement de venir vous remercier pour votre obligeance...

— Vous plaisantez ! J'ai été ravi du hasard qui m'a permis de vous connaître. On a rarement l'occasion d'approcher des phénomènes dans votre genre. Vous voilà toute désemparée parce que vous rencontrez des murs solides, là où vous vous attendiez à trouver des vieilles pierres écroulées. Curieuse déformation professionnelle ! Les archéologues ne s'intéressent qu'à ce qui a cessé de vivre, si l'on peut dire. Comment, à votre âge, peut-on avoir une prédilection morbide pour les choses mortes, quand l'existence moderne vous offre son exubérance, son dynamisme sportif, sa passion du mouvement ? Les sciences statiques n'intéressent plus que certains vieux fossiles attardés.

Cette tirade ne rendit pas à la visiteuse son équilibre momentanément rompu. Un geste d'indifférence rappela au bavard qu'un peu plus de discrétion s'imposait.

— Je choque évidemment vos convictions intimes. Il m'arrive de me conduire comme une brute. Ne m'en gardez pas rancune. Nous autres, terriens, nous manquons parfois de raffinement, mais nous avons le coeur sur la main. Puisque nous ne sommes pas d'accord sur ce sujet, n'en parlons plus. Mais abandonnez cette mine sévère.

— A mon tour de m'excuser : je n'ai pas le cœur à m'amuser.

— Pourtant, hier...

— Oui, sans doute, vous ai-je parue différente. Peut-être même l'étais-je réellement : le voyage, le changement de décor, les incidents de route, le trajet imprévu dans votre voiture... Tout cela sortait de l'ordinaire et m'avait fait oublier momentanément mes préoccupations. Aujourd'hui, je regarde de nouveau la réalité en face.

— Autant que j'en puis juger, elle n'a rien d'effrayant. Mes antécédents n'autorisent pas chez vous un pareil désarroi.

— Mon père est mort, il y a un mois et je n'avais que lui au monde.

M. Provencel se mit à marcher de long en large et se gratta la tête. Tout penaud, il bégaya :

— Evidemment... C'est une autre histoire. J'aurais dû me douter... Avec vos vêtements de deuil... Mais, chez nous, toutes les femmes s'habillent en noir... Vous savez, moi, je suis nature. A quoi bon chercher les complications ? Pourtant, je ne voudrais pas que vous emportiez d'ici un trop mauvais souvenir. D'abord, vous allez rester à déjeuner... Si ! Si ! J'y tiens expressément. D'ailleurs, vous ne trouveriez rien à manger dans ces parages. Il faut que vous repreniez des forces avant de regagner Vitteaux. Enfin, je suppose que cette fois vous ne dédaignerez plus ma bagnole et que vous m'autoriserez à vous reconduire jusqu'à votre hôtel. J'ai justement une course à faire par là tantôt.

— Il est préférable que je m'en aille comme je suis venue.

Tout en parlant, Régina essayait de coordonner ses idées. Elle envisageait comme probable une er-

reur de son père. Peut-être, quand il lui avait fait ses confidences, délirait-il sous l'empire de la fièvre qui le minait. Le château dont il parlait appartenait déjà à d'autres, et il l'avait oublié...

La déception était cruelle. Malgré les rêves qu'elle avait caressés, Mlle Morisot commençait à croire qu'elle était tout simplement la fille d'un légionnaire et que le reste avait existé uniquement dans l'imagination du défunt.

Pourtant, ce qu'elle regrettait le plus dans cette aventure, c'était de ne pouvoir rendre au dernier des Sylberville la sépulture de ses ancêtres en réhabilitant sa mémoire. Dans ce grand dessein tendrement et patiemment mûri, elle avait mis tout son enthousiasme, et voilà qu'il n'en subsistait plus rien. Si elle avait été seule, elle en aurait pleuré.

La voix de Bernard se fit suppliante :

— Alors ? C'est convenu ?

— Puisque vous me priez si aimablement de partager votre repas, je ne puis me dérober, d'autant plus que j'ai grand faim.

Malgré ses préoccupations intimes, la jeune fille éprouvait l'effet bienfaisant de sa promenade à travers la campagne.

— Accordez-moi quelques secondes : juste le temps de donner des instructions en conséquence.

Le départ de M. Provencel apporta une accalmie bienfaisante à la détresse de Mlle Morisot. Elle avait besoin de se reprendre, de réfléchir, d'étudier la situation avec sang-froid.

Dès qu'elle fût seule et libre de concentrer sa pensée, l'invraisemblance de sa première explication lui apparut nettement.

Que son père ait enjolivé le récit de ses origines, elle pouvait encore l'admettre. Mais il restait les piè-

ces officielles qu'elle avait examinées avec autant de piété filiale que de curiosité. Ces documents dont l'authenticité lui apparaissait indiscutable permettaient d'établir plusieurs certitudes.

D'abord, les titres nobiliaires du défunt ne pouvaient être mis en doute. Le livret de famille l'établissait. D'autre part, le duc avait contracté mariage en Suisse. Il avait eu une fille répondant aux prénoms de Régina-Elisabeth-Renée, qui étaient ceux de Mlle Morisot. Aucun acte légal ne faisait mention de ce dernier patronyme sous lequel était connu l'ancien légionnaire, mais qui n'avait jamais figuré sur les registres de l'état civil.

Enfin, le château avait été certainement en possession du défunt qui en avait hérité. Les dispositions successorales en faisaient foi. On pouvait par contre admettre qu'il s'en était défait depuis et que le souvenir de cette opération s'était ensuite effacé dans sa mémoire.

Telle fut la conclusion à laquelle s'arrêta la visiteuse quand M. Provencel rentra dans le salon. Aussitôt, il nota l'apaisement intérieur que décelait un visage plus serein.

— Le repos vous a fait du bien. Je vous retrouve maintenant impassibe et malicieuse comme vous l'étiez hier.

— J'ai repris des forces. Tant pis pour vous.

— Si vous vous montrez agressive maintenant, je serai complètemnt rassuré sur votre compte.

— Etiez-vous donc réellement inquiet ?

— Un peu, je l'avoue. Si vous aviez vu votre figure dans la glace tout à l'heure... Vous étiez livide.

Régina prit dans son sac un petit miroir de poche et inspecta machinalement ses joues.

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer, fit-elle,

sans quoi, je me serais arrangée comme à la ville. Pour une excursion dans la campagne, je suis restée nature. Voilà pourquoi vous me trouvez mauvaise mine.

— C'est vrai ! Vous vous attendiez à ne découvrir ici que des murs écroulés dans une contrée déserte Prenez-en votre parti. Le château de Sylberville reste debout. Sa solidité à toute épreuve lui permettra de durer encore de longues années. Au risque d'en abîmer quelque peu le cachet artistique, les travaux d'entretien et de consolidation ont été poussés à l'extrême. D'ailleurs, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous faire visiter en détail les différentes pièces et le pourtour de l'enceinte. Malgré votre prédilection pour les pierres devenues inutiles, vous constaterez que les matériaux encore en service ne manquent pas d'attrait.

— Excellente idée, acquiesça la jeune fille. Je vous suis.

M. Provencel guida sa visiteuse en s'efforçant de lui faire apprécier les dispositions de son vieux logis. Il avait installé dans l'une des grosses tours son bureau de travail, tout au bout d'une enfilade de pièces aménagées pour la réception. L'autre aile comprenait une salle-à-manger et une vaste pièce aménagée pour les divertissements avec billard et poste de T. S. F.

Au premier étage s'alignaient sur une galerie centrale des chambres très confortables munies de salles de bains.

Régina suivait Bernard avec recueillement, sans prêter grande attention aux propos qu'il tenait. Elle s'efforçait de reconstituer l'enfance de son père dans cette demeure historique. Le mobilier, par malheur, ne s'y prêtait guère. D'un modernisme outrancier.

il jurait effroyablement avec le style des pièces.

Dehors, les deux jeunes gens se bornèrent à faire le tour des bâtiments. Bernard s'étendit complaisamment sur leur origine et leur restauration. Le fossé qui, primitivement entourait la forteresse à laquelle on accédait par un pont-levis, avait été en majeure partie comblé. On ne l'avait remis en état que par devant où il avait plutôt l'air d'une pièce d'eau. Par derrière, on accédait de plain-pied aux cuisines et à la lingerie.

Pendant le déjeuner, M. Provencel fit appel à sa mémoire pour satisfaire la curiosité de son invitée qui s'informait des épisodes marquants de l'histoire du château.

— A franchement parler, observa-t-il, je ne m'en suis jamais beaucoup préoccupé. J'ai entendu bien souvent mon père raconter certaines légendes dont il me reste un vague souvenir.

Mlle Morisot constata bien vite que Bernard était un piètre informateur. Elle n'insista point et posa tout naturellement une autre question :

— En réalité, qu'est-ce que vous faites ici exactement ?

Il se méprit sur le sens de la question et répondit :

— Je m'occupe de faire valoir les terres incluses dans le domaine. Elles sont d'un excellent rapport à condition de les exploiter raisonnablement et de les améliorer avec méthode. Puisque vous avez des lumières à ce sujet, je suis plus à mon aise pour vous documenter sur le rendement de mes procédés. Dans tous les bâtiments ruraux qui dépendent de Sylleville, j'ai placé des métayers. Ils suivent aveuglément mes directives et s'en trouvent bien. Leur bénéfice net a doublé en vingt ans.

Sur ce sujet, le jeune homme ne tarissait plus. Ses

explications ne cessèrent qu'avec le repas, soigné et plantureux que servit de façon impeccable un valet de pied bien stylé.

Les deux interlocuteurs retournèrent au salon où les attendaient café, liqueurs et cigarettes. Ils s'y installèrent à nouveau dans leurs fauteuils respectifs, poursuivant le même sujet de conversation. Par la fenêtre ouverte, Régina admirait le panorama qui s'encadrait entre les deux rangées de chênes bordant l'avenue centrale du parc.

— Si j'ai bien compris, fit-elle soudain, vous êtes le seul occupant de ce château.

— Parfaitement.

— Et quel en est le propriétaire ?

Cette question provoqua chez Bernard un ahurissement sans bornes.

— Mais, moi, déclara-t-il.

A son tour, Mlle Morisot ouvrit de grands yeux étonnés. Dominant sa nervosité, elle poursuivit âprement :

— De qui le tenez-vous donc ?

— Singulière demande ! J'en ai hérité de mon père, parbleu !

Elle parut considérablement intéressée par cette réponse et opina de la tête en ajoutant :

— Il l'avait acheté, sans doute.

M. Provencel ébaucha un geste d'indifférence.

— Evidemment, appuya-t-il avec un geste des épaules.

Il y eut un silence pendant lequel chacun des deux jeunes gens suivit ses propres pensées.

Celles de Bernard se concentrèrent sur la curiosité insolite dont venait de faire preuve sa visiteuse. Elle l'avait étonné tout d'abord. A la réflexion, elle lui parut presque déplacée.

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? interrogea-t-il à son tour.

Mlle Morisot hésita une seconde et répliqua délibérément :

— On m'avait dit que le château appartenait au duc de Sylberville.

Avec un sourire légèrement méprisant, M. Provencel trancha :

— Le dernier du nom est décédé tragiquement, il y a une quarantaine d'années après une affaire assez louche. Il était, m'a-t-on dit, complètement ruiné, car, après sa mort, on n'a pas retrouvé un radis. Le domaine était hypothéqué depuis longtemps. La transmission des droits de propriété au prêteur qui détenait les créances ne fut qu'une simple formalité.

— C'est Monsieur votre père qui vous a raconté tout cela ?

— Naturellement. Qui voulez-vous que ce soit ? Ces événements sont antérieurs de beaucoup à ma naissance. Je m'achemine vers la trentaine, mais j'en suis encore loin.

— Au risque de vous paraître possédée par l'esprit de contradiction, je dois vous affirmer que votre légende touchant l'ancien maître de ces terres ne correspond à aucune réalité. Jamais il n'a emprunté un sou.

— Qu'en savez-vous ?

— Je suis sa fille.

L'indignation qui bouillonnait dans le cœur de Régina depuis qu'elle venait d'entendre calomnier son père explosait brusquement. Elle n'était plus maîtresse de ses nerfs.

Bernard se leva d'un bond, subitement éclairé par cette révélation. Ses yeux lançaient des éclairs. Pour-

tant, il se contint. Avec une froideur cinglante, tour à tour railleur et méprisant, il articula :

— Mes compliments, mademoiselle. Vous avez admirablement mené votre jeu. Et comme c'était savamment combiné ! On s'arrange pour faire la connaissance du châtelain, on se montre successivement spirituelle et sentimentale, instruite pour éblouir, triste pour émouvoir sa pitié. On réussit à lui plaire. Et puis crac ! On lui annonce qu'on est la fille du duc de Sylberville... Inutile de protester ! Vos dénégations ne serviront à rien. Malheureusement pour vous, le duc de Sylberville a trépassé sans postérité. Ici, votre habileté a été mise en défaut.

— J'ai des preuves, affirma Mlle Morisot en se dressant à son tour.

— Taisez-vous. Vous n'êtes qu'une aventurière. En admettant même que le duc de Sylberville ait eu un enfant, il aurait aujourd'hui environ quarante ans, puisque le décès remonte au siècle dernier. Or vous n'en avez pas la moitié.

— Je suis majeure depuis plusieurs mois déjà !

— Fichtre ! Vous ne perdez pas votre temps. Je vous prédis une belle carrière dans l'escroquerie. D'autres que moi se laisseront probablement prendre à votre joli minois et à vos manières sournoises. Mais cette fois, vous avez mal choisi votre victime. Hors d'ici. Et que je ne vous revoie plus ou je vous fais jeter à la porte par mes domestiques et j'alerte la justice.

Outrée par cette violente sortie, Régina, les larmes aux yeux, ne put que protester inutilement :

— Vous êtes un lâche. On n'insulte pas une jeune fille qui...

L'apparition du valet de pied appelé par un coup

de sonnette impérieux, interrompit la phrase qui demeura inachevée.

— Reconduisez mademoiselle, ordonna Bernard d'une voix sans réplique.

Et il lui tourna le dos, sans vouloir en entendre davantage.

La pauvre enfant regrettait maintenant ses imprudences de langage. Trop confiante, elle avait parlé sans détour, écoutant seulement les impatiences de son cœur meurtri.

Elle en était maintenant cruellement punie.

Pendant qu'elle s'éloignait, toute désemparée, Bernard se laissait tomber dans un fauteuil qu'il occupait l'instant d'avant et, d'une voix déjà radoucie, murmurait :

— Quel dommage ! Jamais encore je n'avais rencontré une créature aussi exquise.

CHAPITRE IV

TENTATIVE DE CONCILIATION

L'âme ulcérée, Mlle Morisot avait regagné Paris.

En partant pour Beurey, elle était loin de s'attendre à pareille aventure. Jamais encore elle n'avait subi une telle humiliation. Elle pensait avec colère qu'au début ce grand garçon un peu fruste mais franc comme l'or lui était extrêmement sympathique. Certes, il l'avait un peu rebutée par son ricanement quand il avait parlé des ruines de Sylberville, mais elle avait eu tort de s'en formaliser.

Maintenant, elle en comprenait la signification.

Mais jamais elle n'aurait cru Bernard capable d'insulter aussi vilainement une femme. Peut-être était-ce de cela qu'elle lui en voulait le plus.

La traiter ainsi, elle, une Sylberville !

Pas une seconde, elle ne réfléchit à ce que sa conduite, par un étrange caprice du sort, avait présenté d'insolite aux yeux du jeune homme. Qu'il ait été sincère en la prenant pour une aventurière, l'idée ne lui en vint même pas. Certes, il eût été plus prudent ou même plus habile pour le châtelain de ne pas se laisser entraîner à la colère et d'attendre les arguments de sa visiteuse pour mieux connaître ses plans et les déjouer éventuellement. Mais M. Provencel n'était ni prudent ni habile. C'était un brave garçon qui conduisait avec beaucoup de compétence une entreprise agricole. Aucune idylle n'avait encore traversé sa vie. Tout de suite, Régina lui avait plu. La certitude qu'on avait voulu le rouler et qu'il avait failli s'y laisser prendre suffisait à le mettre hors de lui.

Seule maintenant dans le logis où tout lui rappelait celui qu'elle avait tendrement chéri, la pauvre Régina songeait qu'après un deuil aussi cruel, elle n'avait pas besoin d'une autre épreuve douloureusement ressentie.

Elle se souvint néanmoins que le duc s'était efforcé de lui apprendre à lutter et à se défendre contre l'injustice humaine dont il avait eu tellement à souffrir.

Ses instincts combattifs reprirent vite le dessus. La réhabilitation de son père n'était plus seule en cause. Elle devait à son tour se laver des accusations portées contre elle.

Aussi la jeune fille résolut-elle de traiter à fond le mystère du château dont deux propriétaires revendiquaient la possession. Dans le cas où les droits de Bernard seraient établis de façon irréfutable, elle ferait amende honorable et resterait définitivement

Mlle Morisot, ce qui, après tout, n'était déjà pas si mal.

En ce qui concernait l'héritage du légionnaire, aucune difficulté ne s'était élevée. Le testament avait réglé d'avance les moindres détails. Le notaire choisi par le défunt s'était révélé homme d'affaires avisé et expérimenté.

Régina eut recours à lui pour lui demander conseil ; elle lui exposa la situation.

Il examina longuement les pièces qu'elle soumit à son examen et, après une semaine de réflexion, lui fit connaître son opinion :

— Mademoiselle, les documents que vous possédez sont d'une importance capitale. Ils permettent de revendiquer le domaine dont vous avez été frustrée. Cependant des surprises sont possibles.

— Lesquelles ?

— Ne voyez dans mes propos aucune appréciation désobligeante pour la mémoire de mon ancien client, mais, toute question de personne mise à part, l'explication fournie par M. Provencel ne me paraît nullement invraisemblable. Il se peut effectivement qu'il y ait eu des hypothèques sur le château, avant même que votre père l'ait recueilli en héritage.

— On doit avoir le moyen de s'en assurer.

— Assurément.

— Et s'il y avait eu vente ?

— De toutes façons, l'aliénation du domaine n'est opposable aux tiers que si elle a été enregistrée. C'est au possesseur actuel, dans ce cas, à produire ses références. Il le fera certainement.

— J'en cours le risque.

— Ne vous emballez pas, reprit le tabellion, Me Frémont. Du côté de la propriété, nous rencontrerons vite des certitudes. Par contre, on peut discuter

votre filiation. Si les actes de mariage et de naissance étaient inscrits sur les registres de France, tout s'arrangerait. Mais une enquête en Suisse se heurtera à certaines difficultés. Il faudra prouver que le légionnaire Morisot est bien le duc de Sylberville, que vous êtes bien vous-même l'enfant déclarée sous le nom de Régina-Elisabeth-Renée. Bref...

— Bref ?

— Pendant que nous allons nous livrer aux recherches relatives au domaine, il serait bon que vous alliez dans la ville où vous avez passé votre première enfance et que vous tâchiez de découvrir quelques témoins ayant connu vos parents.

— Excellente idée.

— Puisque mes suggestions vous agréent, voulez-vous que nous nous mettions immédiatement en campagne, chacun de notre côté. Dans un mois, nous confronterons les résultats que nous aurons obtenus et nous verrons s'il y a lieu d'attaquer.

— C'est entendu.

Les deux enquêtes donnèrent des résultats opposés.

Celle que mena en Helvétie Mlle Morisot aboutit à un échec total. La maison dans laquelle habitait le jeune ménage après son mariage avait été démolie ainsi que d'autres pour faire place à un grand hôtel agrémenté d'une piscine. Les gens du quartier s'étaient disséminés, laissant la place aux constructions modernes trop chères pour leurs bourses.

Par contre, malgré les efforts déployés par Me Frémont, aucune écriture relative au château de Sylberville n'avait été relevée ni chez le conservateur des hypothèques, ni sur les registres de l'enregistrement. Il en résultait que le domaine n'avait pas changé de propriétaire depuis l'époque où le défunt duc l'avait reçu en héritage.

— Dans ce cas, conclut le notaire, l'occupation par M. Provencel d'un immeuble et de ses dépendances auxquelles il n'a aucun droit présente un caractère illicite. Nous allons y mettre bon ordre.

On fit choix d'un avocat, d'un avoué, et la procédure fut mise en branle. Par ministère d'huissier, Bernard fut sommé d'évacuer les lieux.

Il s'y refusa, bien entendu et fit la sourde oreille.

Le tribunal fut saisi d'une demande qui tendait à restituer au propriétaire légitime les biens dont on l'avait dépouillé sans titre valable.

Mis en demeure de produire les documents qui l'autorisaient à exploiter le domaine de Sylberville, M. Provencel n'en put fournir aucun, mais se lança dans le maquis de la procédure.

L'hiver passa sans apporter de solution décisive ; pourtant la résistance du détenteur actuel ne pouvait durer indéfiniment.

Il s'en rendit compte et changea de tactique.

Un jour, Mlle Morisot fut convoquée par son notaire pour le lendemain. Il avait reçu la visite de son confrère de Dijon qui s'occupait des intérêts de Bernard et sollicitait pour son client une entrevue avec la jeune fille.

Régina avait passé des semaines affreuses, se confinant dans une retraite volontaire, classant tous les papiers du défunt et puisant dans les écrits qu'il avait laissés un immense réconfort.

A plusieurs reprises, elle avait été sur le point d'abandonner son entreprise et de renoncer à l'héritage de son père. Mais la mémoire du duc soutenait son courage défaillant et lui donnait l'énergie de poursuivre le combat jusqu'à complète réhabilitation, tant pour lui que pour elle.

En apprenant la proposition faite par l'usurpa-

teur, elle s'indigna d'abord qu'il osât lui envoyer une pareille demande après les outrages qu'il lui avait adressés. Son premier mouvement fut pour refuser. La perspective de parler haut à son tour et de remettre à sa place l'insolent la poussèrent à accepter.

Au jour et à l'heure fixés, elle se présenta chez Me Frémont qui la fit entrer directement dans son bureau. M. Provencel et son compagnon étaient dans la salle d'attente voisine.

— Mademoiselle, lui déclara le tabellion, j'ai longuement parlé avec mon collègue. Il me semble animé d'excellentes intentions. On désire évidemment une transaction. Je ne chercherai pas à vous influencer, mais je vous rappelle qu'un médiocre compromis vaut parfois mieux qu'un bon procès. Si la proposition est honnête, vous gagnerez à la fois du temps et de l'argent. Ceci dit, écoutez les suggestions qui vous seront faites. Ne laissez pas voir votre opinion immédiate. Fixez votre réponse dans un délai raisonnable et réfléchissez impartialement à la décision que vous prendrez.

— Je tâcherai d'être calme et de ne rien compromettre, promit la jeune fille.

Bernard fut alors introduit, ainsi que l'autre notaire. Au passage, il s'inclina devant Mlle Morisot qui demeura droite et hautaine. Elle savait qu'elle dominait la situation et elle en éprouvait une intense satisfaction. Cette joie mauvaise disparut quand elle vit le visage ravagé de Bernard. Il était méconnaissable, les traits creusés, les cheveux parsemés de fils blancs. Comme il avait dû souffrir !

La voix elle-même s'était modifiée. Elle était devenue sourde, hésitante. Elle l'écoutait avec une surprise croissante :

— Mademoiselle, commença-t-il, on a toujours

tort de se laisser emporter par la colère. J'en fais la dure expérience. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, j'ai prononcé des mots qui dépassaient ma pensée. A peine étiez-vous partie que je les regrettais déjà. Pourtant, à ce moment-là, j'ignorais quels étaient vos droits et vos intentions. Je ne voyais qu'une chose : vous aviez, par vos doutes blessants, attenté à la mémoire de mon père pour lequel j'ai toujours éprouvé une profonde vénération.

— Vous oubliez, monsieur, que vous veniez de vous exprimer sur le mien d'une manière inadmissible.

Bernard réprima un sursaut de colère et poursuivit :

— Si vous le voulez bien, laissons en dehors de la question ces souvenirs qui ne peuvent qu'aggraver notre différend... Quand je recueillis la succession paternelle, j'y trouvai le domaine de Sylberville qu'il avait exploité et mis en valeur pendant des années.

« J'ai acquitté régulièrement les frais de succession relatifs à tous ces biens, dont la propriété n'avait jamais été contestée par personne à celui qui me les laissait. Par un oubli regrettable, ou par une coïncidence fâcheuse, les actes d'acquisition n'ont pas été retrouvés dans ses papiers. Je ne puis donc les produire. Vous possédez un titre qui vous donne barre sur moi... momentanément, du moins...

— Il vous plaît à dire, protesta la jeune fille

— ... Momentanément, répéta M. Provencel, car, si vous obtenez gain de cause, j'attaquerai aussitôt votre filiation et les mêmes lacunes, qui jouent contre moi, aujourd'hui, se retourneront contre vous. Avant d'en arriver là, je préfère étudier avec vous une solution qui, au lieu de nous dépouiller tous les deux sans

profit pour personne nous permettrait de tirer de l'objet du litige des bénéfices respectifs.

— Monsieur, s'écria Régina, frémissante, je ne sais pas si vous vous rendez compte de l'offense que vous me faites en doutant de mon origine.

Le notaire, Me Frémont, intervint, conciliateur :

— Ecoutez les propositions de votre adversaire, sans vous arrêter aux insinuations malveillantes.

Bernard marqua une courte hésitation. La véhémence de Mlle Morisot l'avait frappé et visiblement décontenancé. Son compagnon s'empressa de prendre la parole avec autorité :

— Voyons ! Voyons ! Il y a là un déplorable malentendu. Nous ne suspectons nullemont votre bonne foi, mademoiselle. Nous sommes au contraire prêts à la reconnaître en vous associant aux bénéfices de l'entreprise agricole.

— Ce n'est point là ce qui m'intéresse.

Presque involontairement, M. Provencel railla :

— Vous préféreriez sans doute en garder la totalité. Permettez-moi de vous mettre en garde contre une illusion d'optique. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été formé pour exploiter les terres de Sylberville. Mon père, qui les connaissait bien, m'a fait bénéficier de son expérience. J'obtiens actuellement un rendement annuel fort élevé. Toute autre personne venant après moi, et improvisant à l'aveuglette, verrait infailliblement les revenus tomber à la moitié ou même au quart. Plutôt que de vous laisser tenter une expérience qui deviendrait vite désastreuse, si vous preniez ma place, je préfère vous offrir dès maintenant une somme équivalente à ce que vous rapporterait votre tentative. Cette solution vous éviterait des fatigues inutiles, des soucis, des contraintes. Vous seriez même garantie contre les ris-

ques, car cette rente vous serait versée, quels que soient les récoltes et les prix des denrées agricoles...

— Mais vous conserveriez en fait la propriété. Je vois que vous tenez à me dépouiller de mes biens.

De nouveau, Bernard eut un geste nerveux. Il acheva néanmoins :

— Je me suis attaché à cette terre, que j'ai soignée avec amour. Au risque d'accroître vos prétentions, j'avoue que je ferais l'impossible pour la conserver. Elle est toute ma vie. L'idée qu'on pourrait me la voler...

— N'intervertissez pas les rôles, s'il vous plaît.

Cinglante, la jeune fille venait de rompre la trêve. Elle s'en rendit à peine compte, tant son indignation était extrême.

M. Frémont leva les bras au ciel et, se tournant vers son confrère, constata :

— Votre client emploie des expressions malheureuses. Il a usé d'un mot qui n'aurait jamais dû sortir de sa bouche.

— Veuillez l'excuser, déclara l'interpellé. Songez au labeur incessant qu'il a fourni sans même se douter une seconde qu'on pût lui disputer le droit de continuer.

Pâle de rage, la mâchoire contractée, les dents serrées, Bernard ne disait plus un mot. Régina, fidèle à son programme, acquiesça :

— Je ne méconnais nullement les mérites de M. Provencel. Puisqu'il s'est attaché à ce domaine, je ne prétends nullement l'en chasser. Qu'il se garde de soulever des difficultés et je lui consentirai un bail de longue durée, ou même à vie. Pour le reste, je ne transigerai pas. Le château des Sylberville doit faire retour à la lignée des ducs.

— Une pareille solution me paraît difficilement ac-

ceptable, observa le notaire de Dijon. D'abord rien ne prouve que vous tiendrez votre promesse quand vous aurez gagné le procès.

— Il suffit. Dès l'instant où vous mettez ma parole en doute...

Bernard se prononça violemment :

— Et pourquoi vous accorderait-on une confiance que rien ne justifie ? D'abord, ma dignité s'oppose à ce que je joue seulement un rôle de second plan dans ce pays où je suis considéré comme le maître du domaine. Mes droits valent les vôtres. Ils sont même supérieurs aux vôtres, car j'ai fait mes preuves, tandis qu'on ignore d'où vous venez.

— Puisqu'il en est ainsi, brisons là. J'entends rentrer chez moi, à Sylberville, la tête haute et à votre entière confusion.

— Vous voulez la guerre. Soit. Vous l'aurez.

Et sur cette déclaration belliqueuse, M. Provencel se précipita dehors pour respirer de l'air pur. Il étouffait.

Son notaire le suivit la tête basse en murmurant :

— Je crains que vous n'ayez à regretter cet éclat.

CHAPITRE V

PREMIER SUCCES

Régina éclata en sanglots. Paternel, Me Frémont tenta de la raisonner :

— Mettez-vous à la place de ce garçon, ma petite fille. Il était, je le crois volontiers, de bonne foi. Son père lui laisse un bien dont la propriété n'a jamais été contestée. Il le fait fructifier et l'accroît à l'occasion, ainsi qu'en témoignent plusieurs achats de parcelles en règle, ceux-là. Et voilà que vous arrivez sans crier gare pour lui dire: « Votre père était un usurpateur. Tout cela m'appartient. » Blessure dans ses sentiments filiaux; blessure dans son amour du sol; blessure dans son orgueil... Et vous voudriez encore qu'on vous accueille les bras ouverts. !

— Je n'en demande pas tant. Un peu de considé-

ration et d'équité m'auraient suffi. Mais cet homme me déteste.

— Croyez-vous ? J'ai plutôt eu l'impression, à deux reprises, qu'il se suggestionnait en ressassant ses griefs pour éviter de vous regarder et de vous écouter. Cela prouve autre chose que de l'aversion.

— Si vous y tenez, mettons que je lui sois indifférente et n'en parlons plus. D'ailleurs, ses sentiments personnels me laissent froide.

— Ah oui ! murmura finement le tabellion. Dans ce cas, pourquoi insistez-vous sur ce sujet avec tant de véhémence ?

L'allusion suffit à calmer le déluge. Régina leva la tête et, véritablement scandalisée, protesta :

— Vous n'allez pas soutenir qu'il me plaît.

— Je m'en garderais bien... pour l'instant. Mais ne nous écartons pas de notre affaire. Revenons au procès. Je vous rappelle que, même si vous obtenez gain de cause, votre sort demeurera en suspens. Vous détenez un titre de propriété incontestable : l'acte successoral énumérant et délimitant les terres qui font partie du domaine de Sylberville. Les magistrats seront bien obligés de reconnaître que ce document règle la situation des biens. Mais on peut contester que ce papier soit légalement entre vos mains et que vous ayez le droit de vous en servir, ce qui remettrait tout en question.

— Tant pis. Je me défendrai comme je pourrai. J'aurai au moins eu la satisfaction de rentrer chez moi la tête haute et de faire ensevelir mon père dans le tombeau de ses ancêtres.

— Soit... Si vous changez d'avis avant la fin de la semaine, prévenez-moi aussitôt. Je crois savoir que ces messieurs resteront ici jusqu'à samedi. Il serait surprenant que je ne reçoive pas une dernière visite

de mon confrère.

Cette éventualité ne se réalisa pas. Bernard s'était sans doute résolu à ne plus rien céder.

Le jugement fut prononcé peu de temps après. Il spécifiait que M. Provencel devait évacuer le château dans les huit jours de la signification, sous peine d'une astreinte de mille francs par vingt-quatre heures de retard.

Régina accueillit la nouvelle avec satisfaction, mais sa joie fut moins vive qu'elle ne l'avait escomptée. Cette déception relative s'expliquait par l'appréhension de la réplique attendue.

Effectivement, dès le lendemain, la partie adverse déclarait qu'elle faisait appel. En même temps, elle déposait une plainte pour usurpation de titre, faux état-civil et vol de documents.

Ces ripostes laissèrent la jeune fille parfaitement indifférente. Elle les attendait. Mais elles la poussèrent à exploiter immédiatement sa victoire.

Mlle Morisot décida de s'installer à Sylberville le lendemain même du départ de Bernard, pour bien marquer sa prise de possession. Mais elle connaissait les difficultés d'accès pour atteindre le domaine. Aussi résolut-elle d'acheter sur le champ une automobile.

Elle se rendit chez le constructeur le plus en renom et fit son choix. On prit sa commande, mais au moment de partir, tout se gâta.

— Impossible de livrer avant deux mois, précisa le vendeur. Nous n'avons plus une voiture disponible et notre production est déjà retenue pour plusieurs semaines.

Régina crut qu'on se défiait de ses capacités. Vainement, elle exhiba son permis de conduire et son carnet de chèques.

— Vous ne trouverez pas une auto neuve sur le marché de Paris, lui répondit-on, sauf peut-être dans les marques américaines. Et encore ! Si vous vous contentiez d'une bagnole usagée, vous pourriez profiter d'une occasion.

Non. La jeune fille n'en voulait pas. Elle redoutait une défaillance du moteur, une panne imprévue. Quelle figure ferait-elle en Bourgogne si sa machine s'arrêtait brusquement à l'écart de toute zone habitée ? Ses connaissances limitées en mécanique ne lui permettraient jamais de se tirer seule d'affaire. Avec un véhicule qui sort de l'usine, ce genre d'aventure n'est pas à redouter.

Mlle Morisot tenta d'autres démarches qui se révélèrent aussi infructueuses. Il lui fallut se résigner à gagner Beurey par le chemin de fer comme la première fois.

Avertie par l'expérience antérieure, elle avança son départ d'un jour et s'en fut coucher à Vitteaux.

Elle dormit à peine cette nuit-là. Sa pensée allait à Bernard qui avait aujourd'hui même quitté le logis dans lequel il avait prétendu s'incruster envers et contre tous. Elle évoqua la rage éprouvée par le vaincu en franchissant une dernière fois le seuil de la grille sans espoir de retour. Ah ! il avait dû passer un sale quart d'heure !... Pauvre garçon !

Mlle Morisot, prise malgré elle d'un sentiment de pitié, le chassa bien vite loin d'elle, se le reprochant comme une trahison.

— Il n'a eu que ce qu'il méritait, conclut-elle. Tant pis pour lui.

Mais son animosité était tombée. Maintenant qu'elle avait obtenu gain de cause, elle n'en voulait plus à son adversaire. Peut-être, en réalité, avait-il été simplement victime des agissements de son père. En

tout cas, elle ne ferait plus un geste pour lui cause du tort.

— On ne piétine pas ceux qui sont tombés, son gea-t-elle.

Mais il ne s'agissait pas de s'abandonner à la sensiblerie. La guerre n'était pas terminée. Certes, Régina venait de gagner une bataille décisive. Elle avait maintenant l'obligation de conserver le terrain conquis. La moindre faiblesse risquait d'annihiler les avantages obtenus et de rendre confiance à l'ennemi.

Pas d'armistice prématurée ! Jusqu'au triomphe final, il fallait rester sur la défensive, campée dans une attitude menaçante.

Pourtant, la jeune fille s'accorda un sursis. Pour être bien sûre de ne pas rencontrer M. Provencel, elle attendit l'après-midi. Aussitôt après le déjeuner, elle prit le train et descendit à Beurey.

La petite gare n'avait pas changé d'aspect. Le nombre des voyageurs demeurait sensiblement le même. A la sortie, l'employée prenait les billets qu'on lui présentait.

Gentiment, Régina la salua au passage :

— Bonjour, madame Bonert. Vous allez bien ?

La brave femme toisa Mlle Morisot de la tête aux pieds et, sans répondre lui tourna le dos.

La voyageuse pâlit sous l'outrage, mais, forte de son bon droit, elle insista :

— Peut-être ne m'avez-vous pas reconnue !

— Oh si ! Probable que vous venez encore faire du mal dans le pays.

— On vous a insuffisamment renseignée, madame. J'ai été frustrée d'un bien qui m'appartient. Personne ne peut me reprocher de venir m'y installer.

L'employée grogna :

— Mettre à la porte Monsieur Bernard, un si brave

garçon qui est si serviable et que tout le monde aime bien ! Ça ne vous portera pas bonheur.

— Enfin j'ai tout de même le droit de rentrer chez moi !

— C'est-à-dire que vous pouvez toujours profiter de l'occasion pour jouer à la châtelaine. Quant à y rester, c'est une autre affaire.

— Eh bien ! Vous verrez si je n'y reste pas, madame Bonert. A partir du moment où j'y aurai mis les pieds, rien ne m'en fera partir.

La brave femme ne tenait pas à poursuivre la discussion. Puisqu'on l'y avait obligée, elle avait dit ce qu'elle avait sur le cœur. Maintenant, elle avait son service à assurer ; elle s'éloigna pour ouvrir la barrière du passage à niveau.

La jeune fille s'engagea sur la route, très contrariée par cet incident. L'attitude de l'employée avait produit sur elle l'effet d'une douche. Mais elle était trop fière pour le laisser voir. Redressant la tête, elle traversa le village.

Des femmes, des enfants, en la voyant, rentraient précipitamment chez eux pour signaler son passage. Elle sentit que tous ces gens lui étaient hostiles et commentaient son arrivée avec malveillance. Ah ! si elle avait été un homme, comme elle les aurait défiés du regard. Mais contre une jeune fille seule, tout le monde se ligue avec une joie mauvaise. Il s'agissait de résister à la cabale et de tenir bon.

Partagée entre la colère issue de l'animosité ambiante et le chagrin de se savoir incomprise, Mlle Morisot chemina sans regarder autour d'elle. En arrivant au tournant du chemin qui montait directement à Sylberville, elle constata qu'il y avait là quelque chose de changé. Jadis, il n'y avait dans ce coin aucune habitation. Maintenant s'élevait dans un en-

clos à quelques mètres de la chaussée une coquette villa en fibrociment toute neuve, semblable à ces chalets de villégiature que l'on rencontre dans certaines stations estivales ou dans les lotissements trop vite poussés.

— Singulière idée de construire cette bicoque en plein bled, murmura la jeune fille.

Elle continua sa marche sans ralentir l'allure, ne voulant point paraître indiscrète. Pourtant, comme un homme sortait au même instant de la maison, elle risqua un coup d'œil et reconnut Bernard.

Son cœur battit plus fort tandis qu'elle pressait l'allure.

La signification de ce campement ne lui échappa point. M. Provencel s'était installé exactement à la limite des terres dépendant du château, sur l'une des parcelles qu'il avait lui-même achetée pour arrondir le domaine. Son départ du vieux castel n'était qu'une retraite stratégique. La lutte continuait.

Mlle Morisot atteignit enfin la grille demeurée entr'ouverte. Il en était de même pour toutes les portes de l'habitation, ainsi qu'elle devait le constater par la suite.

Le logis du garde était désert.

Régina, du seuil, y jeta un simple regard et, sans s'attarder, prit l'allée de chênes conduisant à l'entrée principale des bâtiments. Elle traversa le pont, pénétra dans le hall où les armures se dressaient sur leurs piédestals, figées dans leurs poses conventionnelles, et pénétra dans le salon.

A sa vive stupéfaction, elle trouva la pièce vide.

Rapidement, elle parcourut les salles du rez-de-chaussée puis les chambres du premier étage. On avait tout déménagé. Il ne restait pas un meuble, pas

même un tabouret. Dans la cuisine, le fourneau lui-même était parti.

La jeune fille n'avait pas prévu cela.

Evidemment, Bernard avait emporté tout ce qui lui appartenait. Mais qu'était devenu le vieux mobilier du château, laissé sur place par le duc de Sylberville lors de son départ précipité ? M. Provencel l'avait sans doute subtilisé, lui aussi.

Indignée, n'écoutant que ses instincts combattifs, Régina se précipita au dehors et refit en sens inverse le chemin qu'elle venait de parcourir. Elle dévala la côte menant à la route de Beurey, s'arrêta devant l'enclos occupé par Bernard et tira vigoureusement sur la cloche de fortune qui surmontait la barrière en bois peint.

Le jeune homme vint ouvrir lui-même sans manifester aucune surprise. Il attendait probablement cette visite. Précédant Régina dont l'agitation ne lui avait certainement pas échappé, il la fit entrer dans la pièce principale de l'habitation sans qu'un mot ait été prononcé de part et d'autre.

Elle reconnut le mobilier aperçu dans le bureau lors de sa première visite à Sylberville et, aussitôt, exposa l'objet de sa démarche.

— Je m'étonne, monsieur, de n'avoir trouvé dans *mon* château aucun des meubles laissés jadis par mon père, pas même ceux qui, aux termes de la loi, sont devenus immeubles par destination.

— Vous faites erreur, Mademoiselle, répliqua M. Provencel en prenant dans son classeur une volumineuse chemise. J'ai emporté uniquement les objets dont j'étais en mesure de prouver l'acquisition. Voici les factures.

— Pourtant, il ne reste rien...

— Est-ce ma faute si, du vivant même de mon

père, j'ai entrepris d'accommoder l'intérieur de notre logis selon mes goûts personnels ? Toutes les vieilleries qui encombraient les pièces au temps de mon enfance ont été remisées au grenier ou dans les communs. Vous les y trouverez. Seules, les armures sont restées en place, comme vous avez dû le voir...

Tout en parlant, Bernard feuilletait l'épaisse liasse de notes acquittées et en sortit une qu'il tendit à la jeune fille.

— Voici, entre autres, le mémoire concernant l'achat et la pose du fourneau. Le jugement ne porte que sur les biens « tombés en déshérence », c'est-à-dire pour lesquels aucun titre de propriété ne peut être produit.

— Il n'empêche que vous avez encaissé indûment les revenus du domaine pendant des dizaines d'années. En contrepartie, la probité la plus élémentaire vous faisait un devoir de laisser les locaux dans un état d'habitation parfait.

— Après déduction des réparations et frais d'entretien, la somme dont je serai redevable sera versée à la Caisse des dépôts et consignations. Pour l'instant, mon point de vue n'a pas changé. Faute d'un document dont l'absence reste pour moi une énigme, j'ai été contraint de quitter Sylberville. N'attendez pas de moi que je vous considère comme la bénéficiaire définitive de l'opération. Vous n'êtes que la « détentrice à titre précaire du château », comme on dit en langage juridique.

— Je constate que vous connaissez à fond la procédure.

— Il a bien fallu que je m'y mette. Jusqu'au jour où vous êtes venue vous placer en travers de ma route le ciel m'est témoin que je n'avais jamais cherché chicane à qui que ce soit. Au contraire. Je m'effor-

çais d'être utile à mes concitoyens. Vous en avez fait vous-même l'expérience, si je ne m'abuse.

— Loin de moi l'idée de vous contredire. Votre popularité locale n'est un secret pour personne. Je vous dois une promenade en auto et un déjeuner confortable. Pouvais-je en échange vous abandonner Sylberville et ses dépendances ? L'histoire enseigne qu'Esaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Avouez que sa naïveté avait été indignement exploitée. De nos jours, on possède davantage le sens des affaires.

— Pour ce qui est du sens des affaires, vous l'avez incontestablement. Il reste à préciser la nature de vos agissements et à savoir où ils vous conduiront.

— Que cela ne vous empêche pas de dormir.

— Maintenant, je suis vacciné. Rien ne m'étonne de votre part. Vous avez toutes les audaces, même celle de venir me provoquer chez moi. Si vous étiez un homme, il y a longtemps que je vous aurais fait prendre moi-même la porte.

Régina ne s'effaroucha pas outre mesure.

— Cette menace n'est pas nouvelle. Vous l'avez déjà formulée, il me semble. Le fait qu'elle n'a pas été mise à exécution vous rend un peu d'estime à mes yeux.

— Je n'en ai que faire. Gardez-la pour les gens de votre acabit et ne mettez pas ma patience à trop longue épreuve.

— Et si je vous avouais que je n'éprouve plus contre vous la moindre animosité.

D'une voix sourde, M. Provencel précisa :

— Il suffit d'avoir vu votre visage courroucé quand vous êtes entrée ici pour évaluer l'étendue de votre duplicité. Inutile d'essayer sur moi une fois de plus

le pouvoir de votre charme. Aucune trêve n'est possible entre nous. Mais je ne cache pas mon jeu, moi. Tant que je ne vous aurai pas démasquée comme une aventurière sans scrupules, je ne déposerai pas les armes.

— A votre aise, fit Régina, en poussant un soupir de résignation. Le mobile qui m'a poussée à cette démarche était ridicule. Je le reconnais sans fausse honte. Vous me l'avez démontré. C'est ce qui m'a rendue moins intransigeante. Libre à vous de ne pas me croire. Je vais remonter là-haut.

— Si vous n'êtes pas venue jusqu'ici pour insulter à mon malheur, comme je le croyais, n'attendez pas que je vous en sache gré. Aujourd'hui, comme demain, vous restez pour moi l'ennemie N° 1, jusqu'au jour où vous aurez mordu la poussière et où vous quitterez le château sous les huées des paysans ravis.

— Pour l'instant, je vais m'y installer solidement.

Et, sur cette affirmation, Mlle Morisot fit demi-tour pour regagner sa nouvelle résidence.

Dehors, le temps s'était assombri. D'inquiétants nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon. L'averse semblait proche. Régina envisagea, sans s'y arrêter, la perspective de prolonger l'entretien pour attendre une éclaircie. Courageusement, elle s'engagea sur la route suivie par le regard narquois du jeune homme.

Presque aussitôt, les premières gouttes commencèrent à tomber. Tenant à sauvegarder sa dignité pour le cas où des yeux hostiles l'observeraient, Régina ne voulut même pas accélérer son allure. Bientôt, l'eau tomba en trombe. Quand elle arriva à la grille, la petite châtelaine était trempée jusqu'aux moelles.

Dédaignant maintenant de s'abriter dans la maison du garde, définitivement abandonnée, elle poursuivit

son chemin jusqu'au château et pénétra dans le hall dont elle ferma soigneusement la porte à clé, obéissant à une impulsion irraisonnée.

Ce geste, au lieu de l'apaiser, éveilla chez elle des craintes soudaines. Qu'il faisait sombre dans ce vestibule ! Les armures prenaient des allures menaçantes. N'y avait-il personne de caché à l'intérieur ?

Régina voulut allumer et tourna le commutateur. Il n'y avait pas d'ampoule. Et puis, le compteur était probablement enlevé. Elle se précipita dans le salon, assaillie par de multiples appréhensions. Etait-elle réellement seule dans cet immense bâtiment ? Avant son arrivée, ou pendant son absence, n'importe qui avait pu s'y introduire et se cacher. Pourtant, son sac était resté sur la cheminée, à l'endroit où elle l'avait posé. Par terre, la valise n'avait pas changé de place. Cette immutabilité des choses la rassura légèrement.

La jeune fille éprouvait avant tout le besoin de se mettre au sec. Elle n'avait emporté qu'un peu de linge de rechange, une robe de chambre et quelques serviettes. Sa malle était restée à la gare où elle comptait la faire prendre le lendemain.

En attendant, il devenait urgent de s'organiser pour la nuit, d'autant plus que l'absence d'électricité rendrait difficile toute évolution dans l'obscurité. Elle avait bien un petit briquet, souvenir de son père, mais il ne pouvait rendre que des services limités, à condition de ménager l'essence.

Quand elle fut en tenue d'intérieur, Régina chercha d'abord comment faire sécher son tailleur. Elle dut se borner à l'étendre sur l'évier de la cuisine. Alors, elle grimpa au grenier. On y accédait, du premier étage, par une sorte d'escalier qui ressemblait fort à une échelle. Arrivée en haut, elle aperçut

sous le toit, à peine éclairée par d'étroites ouvertures, une vaste mansarde où étaient accumulés les objets les plus hétéroclites. On n'y pouvait guère circuler, faute de dégagements.

Mlle Morisot borna son examen aux meubles les plus proches. Ils étaient dans un état lamentable, boîteux et remplis de poussière. Chaises cassées, tables branlantes, panneaux et portes de bahuts démontés, commodes sans tiroirs, sommiers éventrés, toiles crevées, rien de tout cela ne présentait pour l'instant le moindre intérêt.

La jeune fille finit par trouver un fauteuil qui offrait quelque apparence de solidité. Elle le descendit tant bien que mal au rez-de-chaussée, ainsi qu'une banquette en bois doré, dont le dossier avait disparu. En les disposant bout à bout, elle obtint une sorte de chaise-longue dans laquelle elle essaierait de dormir.

Quant à retourner prendre le train pour rentrer à Vitteaux, elle n'y songea même pas.

Ces préparatifs avaient pris du temps. Il s'agissait également de dîner. A cela non plus, la petite châtelaine n'avait pas pensé. Elle s'était imaginé trouver sur place les gens attachés au château qui se chargeraient de tout le service, moyennant les rétributions d'usage. Pas une seconde, elle n'avait supposé que le garde quitterait son pavillon et suivrait dans son départ le dernier occupant de Sylberville, au risque de ne pas trouver à s'employer ailleurs.

Parée tant bien que mal pour la nuit qui venait, elle pouvait commencer à explorer le parc et ses abords immédiats, le potager, le verger, où elle trouverait peut-être les éléments d'un repas frugal.

Dehors, la pluie avait cessé, remplacée par un vent dont la violence semblait croître avec les minu-

tes. Régina consulta sa montre qui marquait six heures.

— Il fait jour jusqu'à huit heures, murmura-t-elle. Ne perdons pas de temps.

Elle remit son tailleur humide et frippé, puis s'aventura au dehors. Une rafale la frappa au visage et faillit la faire reculer. Courageusement, elle s'obstina.

Derrière le château proprement dit s'étendait une vaste esplanade bordée latéralement par un bâtiment qui formait un angle droit avec l'édifice central. Au rez-de-chaussée, les anciennes écuries avaient été transformées en garage. Le premier étage comprenait les chambres des domestiques.

Mlle Morisot ne s'y attarda point. Elle prit une allée qui s'enfonçait sous les arbres et chemina prudemment pour ne pas s'égarer, prenant des points de repères, s'orientant à chaque carrefour, poussant de brèves reconnaissances dans les sentiers de traverse. Elle finit par découvrir ainsi la partie utilitaire du jardin.

Il n'y restait absolument rien qui pût lui servir. Plantes et légumes avaient été arrachés systématiquement : la terre fraîchement remuée en faisait preuve. Dans les arbres, on avait cueilli non seulement les fruits mûrs, mais ceux qui n'étaient pas au point. Ces derniers jonchaient le sol : on avait négligé de les emporter pour bien marquer la signification de ce vandalisme.

Renonçant à découvrir le moindre aliment dans la propriété même, la jeune fille s'enfonça délibérément dans le parc, dénicha une porte basse ouvrant sur la campagne et suivit la route qui longeait l'enceinte.

Elle atteignit ainsi une petite ferme blottie dans

un repli de terrain au milieu d'un bouquet d'arbres. Dans la cour, les enfants s'ébattaient en attendant que les parents, leur journée de dur labeur terminée, aient fini de soigner les bêtes avant de penser à eux-mêmes.

Quand ils aperçurent un visage inconnu d'eux, ils se dispersèrent comme une volée de moineaux et allèrent se réfugier peureusement dans la salle commune, d'où ils guettèrent par les carreaux, les gestes de la visiteuse.

Une femme sortit de l'étable, portant un seau de lait fraîchement trait. Régina l'interpella :

— Pardon, madame. Je viens de m'installer au château de Sylberville, et je désirerais obtenir ce qu'il faut pour dîner légèrement : un peu de pain, de beurre, quelques œufs...

La paysanne prit une figure mauvaise, posa son fardeau et répondit :

— On ne peut rien vous vendre ici.

— Je vous indemniserai largement.

— Nous n'avons que bien juste ce qu'il faut pour nous.

— Tenez : voici du beau lait crémeux et appétissant. Je me contenterai d'en boire un bol.

— C'est pas possible. Tout est retenu par le ramasseur qui vient ce soir.

— Il vous le paie certainement un prix très inférieur à celui que je vous en donnerais, observa la jeune fille.

— Tant pis. Ce qui est promis est promis.

Visiblement, la femme était butée.

Mlle Morisot tenta un dernier effort.

— Vous pourriez m'en fournir régulièrement.

— N'y comptez pas. Nous avons des engagements

La fermière avait repris son seau de lait et se dirigeait à nouveau vers la maison.

— Alors, vraiment, il n'y a rien à acheter chez vous ? insista la petite châtelaine.

La paysanne, qui était rentrée chez elle parut se raviser soudain et répliqua :

— Si : un œuf.

Elle tendit l'objet en question avec un sourire qui ne présageait rien de bon.

Régina se tenait maintenant sur le seuil. Elle avisa un petit récipient en aluminioum, muni d'une anse, et répondit en le désignant :

— Un peu de lait avec, et j'aurai un excellent dîner. Remplissez-moi simplement ce petit pot et dites-moi ce que je vous dois.

La femme s'exécuta de mauvaise grâce et trancha :

— C'est vingt francs, tout compris.

Mlle Morisot régla sans sourciller, regagna l'entrée du parc, et rentra au château avec les précieuses denrées.

Comme elle se disposait à fermer la porte de la cuisine par laquelle elle était sortie précédemment, et dont elle avait emporté la clé avec elle, une petite boule noire et blanche se précipita dans la pièce et vint se frôler contre ses jambes. C'était un chat. Il ne payait pas de mine, le pauvre. Son poil avait été mouillé par la pluie. La jeune fille le prit en pitié, et lui adressa la parole familièrement :

— Toi aussi, mon pauvre vieux, tu t'es fait rincer.

L'animal se mit à miauler et continua ses démonstrations affectueuses.

Régina en fut toute remuée. A l'attitude de la fermière, elle avait compris qu'elle se heurterait à l'hostilité générale et que Mme Bonert avait été en quel-

que sorte la porte-parole de tous les habitants de la région.

Profondément meurtrie par cette injustice, elle appréciait davantage encore les effusions caressantes de la petite bête.

— On t'a oublié dans le déménagement, poursuivit-elle. Toi, au moins, tu ne m'en veux pas... Mais, si tu n'as rien mangé depuis hier, tu dois mourir de faim.

La jeune fille jeta un regard de résignation sur le pot de lait qu'elle tenait à la main et, avisant une vieille boîte de conserves vide abandonnée dans un coin, elle y versa la majeure partie du précieux liquide, en ajoutant :

— Tiens ! Régale-toi.

Le chat ne se fit pas prier et se jeta sur cette écuelle improvisée.

Mlle Morisot consentit alors à s'occuper d'elle et s'aperçut qu'elle n'avait rien pour faire cuire l'unique œuf dont on avait consenti à lui faire l'aumône au prix fort. Elle se résigna à le gober cru. Mais à peine eut-elle fait un trou dans la coquille qu'une odeur infecte s'en dégagea. On l'avait honteusement volée.

Faute de pouvoir manger, elle voulut au moins boire. Les quelques gouttes de lait qui restaient dans le récipient d'aluminum ne suffirent pas à la désaltérer. Elle essaya de tourner le robinet : l'eau ne coula point : on avait vidé les réservoirs.

Heureusement, elle avait remarqué une pompe près des communs, ce qui lui permit d'étancher sa soif.

Il faisait maintenant presque nuit. Préoccupée par les difficultés qui s'annonçaient et qu'elle aurait à vaincre, distraite par son convive à quatre pattes, Régina, depuis son retour, avait oublié d'ôter sa

robe mouillée. Le vent qu'elle avait affronté pour se procurer un peu d'eau acheva de la glacer. Elle rentra, transie. Un frisson la secoua. Rappelée à l'ordre, elle s'empressa de se changer. Puis, avant de s'installer pour essayer de dormir, elle passa une dernière inspection, s'assurant que les serrures et les volets étaient parfaitement clos.

Son briquet lui rendit de grands services pour achever sa tournée. Quand elle revint dans le salon, où elle avait préparé son lit de repos, elle se souvint du chat et appela :

— Minou ! Minou !

Mais l'animal, maintenant rassasié, ne donna pas signe de vie.

Alors, la petite châtelaine s'enferma à clé et s'étendit tant bien que mal, plus seule que jamais, abandonnée de tous. La tête en feu et le cœur en déroute, elle gémit :

— Papa ! Mon papa chéri ! Pourquoi m'as-tu quittée ?

CHAPITRE VI

PITEUSE VICTOIRE

Régina chercha vainement le sommeil. Faute de couverture, elle ne parvenait pas à se réchauffer. Dehors, le vent gémissait par bourrasque et s'infiltrait sous les portes, agitant la ramure des arbres, dont le bruissement incessant contribuait à tenir la jeune fille en éveil.

A vrai dire, elle s'appesantissait davantage sur sa détresse intérieure que sur les rumeurs environnantes. En évoquant la mémoire du défunt, elle s'efforçait de raffermir son courage et de rassurer son âme inquiète. Comment faire comprendre à tous ces gens la grande œuvre entreprise ? Comment les persuader de son bon droit ? Comment, d'abord, tenir tête aux attaques sournoises, supporter les humilia-

tions, s'obstiner dans une présence symbolique, malgré les difficultés matérielles qui s'annonçaient ?

Le moment était venu ou jamais de prouver que le duc de Sylberville lui avait insufflé une volonté fortement trempée.

Quand elle eut suffisamment affermi sa décision de tenir jusqu'à l'extrême limite de la résistance humaine, elle finit par s'assoupir dans une position incommode. Mais son repos, parsemé de cauchemars, ne fut pas de longue durée. Une porte se mit à battre, détraquée par une bourrasque plus violente que les autres.

Mlle Morisot s'éveilla en sursaut, essaya vainement de se rendormir et n'y parvint point. Le grincement des charnières, le bruit exaspérant des claquements sans cesse renouvelés mirent ses nerfs à dure épreuve.

Elle essaya de localiser cette porte rebelle. Le bruit provenait de l'étage supérieur. Après avoir longuement tergiversé, elle décida d'y aller voir. Pour ménager l'essence qui restait dans le briquet, elle se dirigea à tâtons dans l'obscurité, fit jouer la serrure et se glissa dans le hall à peine éclairé par un vague rayon de lune qui traversait la verrière au-dessus de l'entrée.

Une silhouette dressée devant elle dans la pénombre la rejeta toute tremblante dans le salon, où elle se barricada de nouveau. Mais, presque aussitôt, elle rit elle-même de sa frayeur : elle avait oublié les armures qui ornaient le vestibule.

Appelant à elle toutes les ressources de son énergie, la jeune fille résolut de renouveler sa tentative. Elle dégagea le pêne et tira doucement le battant, en prêtant l'oreille.

Sur leurs piédestals, les pseudo-guerriers bardés de

fer dressaient leurs carcasses vides et immobiles, plus protecteurs que menaçants. Mlle Morisot passa bien vite sans les regarder, escalada les marches qui gémirent et atteignit le premier pallier. Une fenêtre s'était ouverte sous la poussée du vent, provoquant un courant d'air qui provoquait les allées et venues de la porte.

La petite châtelaine remit tout en place et s'apprêtait à vérifier les autres ouvertures de l'étage, quand elle perçut une sorte de glissement. Elle écouta, retenant sa respiration. Un nouveau bruit, semblable au précédent, confirma ses craintes : on marchait dans le château, en s'efforçant de ne pas se faire entendre.

Prise de panique, elle descendit l'escalier d'une seule traite et courut chercher un refuge dans le salon dont elle referma la serrure à double tour.

Mais que ferait-elle si l'intrus essayait de forcer le passage pour la rejoindre ?

Haletante, sans même songer à reprendre son lit de fortune, elle chercha un objet pour se défendre et comprit qu'elle était à la merci de n'importe quel malandrin. Qui donc l'entendrait si elle appelait au secours ? Toute résistance demeurerait vaine.

A peine venait-elle de réaliser sa tragique situation qu'un fracas épouvantable se fit entendre dans le hall, portant à son comble la terreur de la malheureuse enfant. Puis, il y eut un silence, suivi d'un miaulement plaintif.

Le chat, en prenant ses ébats, avait fait dégringoler une des armures mal assujetties.

Régina se rendit compte de sa méprise. Elle éclata de rire nerveusement et entr'ouvrit la porte. Minou entra en clopinant. Elle le prit dans ses bras, donna un dernier tour de clé et alla s'étendre à

nouveau. La petite bête s'installa en rond sur ses jambes et commença de ronronner, dispensant à la jeune fille une chaleur bienfaisante.

Ce fut ainsi qu'ils achevèrent la nuit tous les deux.

A l'aube, Mlle Morisot, qui avait à peine fermé l'œil, sauta sur ses pieds, fit une toilette rapide sous la pompe, revêtit son tailleur qui avait séché et dressa le plan de sa journée.

Il s'agissait de rendre le château habitable dans le plus bref délai possible. Sur son calepin, elle dressa la liste des mesures à prendre, des ordres à donner, des commandes à passer. Puis, sur le coup de sept heures, elle prit le chemin du village.

Dans le café qu'elle avait repéré, elle se fit servir un petit déjeuner copieux, sur lequel elle se jeta avec avidité. Toute regaillardie, elle s'enhardit jusqu'à demander s'il n'y avait pas moyen de trouver une bonne dans les parages. On lui répondit que tout le monde travaillait aux champs.

En attendant l'ouverture du bureau de postes, elle essaya de s'informer pour découvrir une domestique originaire du pays : n'était-ce pas le meilleur moyen de faire connaître ses arguments aux gens qu'elle ne pouvait pas atteindre directement ? Quand elle aurait eu le loisir, pendant le service, de faire connaître sa thèse à sa bonne, celle-ci n'aurait rien de plus pressé que d'aller raconter ce qu'elle aurait entendu.

Mais ses tentatives se heurtèrent au mutisme des paysans ou à leur feinte incompréhension.

*
* *

Abandonnant tout espoir d'aboutir, elle consulta longuement l'annuaire des fournisseurs de la Côte d'Or et demanda successivement les communications dont elle avait besoin. Pendant deux heures, elle distribua les ordres et les commandes. Successivement, elle alerta l'électricité pour obtenir le courant, les P.T.T., pour que l'on rétablît la ligne téléphonique avec le château, le bureau de placement dijonnais pour trouver un ménage susceptible de s'installer dans le pavillon de garde. On aurait dit un général dirigeant de son poste de combat les opérations militaires.

Elle obtint ensuite au bout du fil un grand bazar et commanda une chambre à coucher, ainsi que du matériel de cuisine à livrer dans la journée.

— Impossible, lui répondit-on. Les voitures sont parties pour la journée. Demain au plus tôt.

Régina dut se résigner. Enfin, elle se mit en rapport avec une organisation fournissant des réservoirs de gaz sous pression qui facilitent la préparation des aliments, promettant une prime importante en cas de diligence. On lui promit que, de Vitteaux, quelqu'un viendrait le soir même.

Ayant ainsi réglé la question du personnel et du matériel, il restait celle des vivres. Ce n'était pas la plus simple, ainsi qu'elle l'avait constaté la veille.

A Beurey, le commerce se réduit à sa plus simple

expression. Une modeste épicerie vend tous les articles de consommation courante, depuis le fromage jusqu'à la mercerie inclusivement. Mlle Morisot y entra pour faire des provisions. Mais elle fut bien vite obligée d'en rabattre. La charcuterie était livrée par une maison de Vitteaux selon les commandes établies à l'avance. On pouvait à la rigueur noter ce que désirait pour la prochaine fois cette nouvelle cliente, mais, on ne garantissait pas que la production serait suffisante pour obtenir un supplément de marchandises. Il en était de même pour le pain, le beurre et les œufs : les marchandises en magasin suffisaient à peine pour la vente régulière aux gens du village. Impossible d'en distraire une parcelle pour les *étrangers* (le mot fut souligné à plusieurs reprises). En insistant, Régina finit par obtenir un fromage de rebut, un paquet de biscuits et une boîte de conserves dont le contenu demeurait énigmatique, l'inscription du couvercle étant devenue illisible par vétusté.

A la gare, où elle pria Mme Bonert de faire livrer sa malle au château, on lui infligea un refus catégorique.

— Les voyageurs sont tenus de dégager eux-mêmes leurs bagages : il n'y a pas de voituriers ici, déclara l'employée.

— Vous connaissez bien quelque commissionnaire de profession ou d'occasion qui se chargerait de monter le colis jusqu'au château. Je le rétribuerai largement.

— Même si je le demandais à quelqu'un du pays, il refuserait.

On ne pouvait souligner plus crûment la coalition qui s'était formée pour rendre le séjour impossible à la petite châtelaine.

Cette dernière devait d'ailleurs en subir une nouvelle manifestation. Avant de regagner Sylberville, elle résolut de se faire servir un repas complet au café où elle avait si bien déjeuné. On lui répondit qu'il était impossible de la servir, que la maison n'était pas un restaurant. Et, comme elle s'inclinait, demandant simplement un café au lait avec du pain et du beurre, on répliqua sèchement qu'il n'y en avait plus, passé huit heures du matin.

*
* *

Exaspérée par cette animosité contre laquelle elle cherchait en vain une riposte possible, la jeune fille regagna son logis. Elle y mangea tant bien que mal les vivres rapportés à grand'peine, partageant les reliefs avec son ami chat.

Impuissante contre les habitants du village, elle possédait par contre des pouvoirs étendus sur les fermes qui dépendaient du château. Là, on serait bien obligé de céder à ses exigences immédiates et de la ravitailler, quels que fussent les sentiments intimes des occupants.

Mlle Morisot se pencha donc sur les plans qu'elle avait apportés et qui indiquaient, en même temps que les dispositions du parc, les emplacements des bâtiments loués avec les lots de terre correspondants.

Régina fut à la fois surprise et inquiète de constater que la maison où elle s'était adressée la veille au soir faisait partie du domaine. Elle y courut,

pour exprimer son indignation du procédé inqualifiable dont elle avait été victime et exiger une réparation immédiate pour le présent, sans préjuger des ordres à exécuter pour l'avenir.

La femme qui l'avait reçue lors de sa première visite se trouvait précisément dans la cour. Régina l'interpella :

— Bonjour, Madame. Je voudrais parler à votre mari.

— Le v'là, fit la paysanne en désignant un homme qui venait d'apparaître sur le seuil du logis.

Mlle Morisot salua de la tête sans que l'autre parût s'en apercevoir et commença tout de go :

— Votre exploitation dépend de Sylberville, n'est-ce pas ? Vous ignorez probablement que les contrats signés avec M. Provencel n'ont plus aucune valeur. Je les renouvellerai avec les titulaires actuels, pourvu qu'ils agissent honnêtement. Or, votre épouse m'a vendu hier pour un prix scandaleux des produits de mauvaise qualité. Elle a d'ailleurs refusé de me livrer le beurre dont j'ai besoin et le lait en quantité suffisante.

— Vous vous trompez, répliqua le fermier sans se troubler. M. Bernard m'a bien expliqué la question. Si vous nous mettez à la porte, il faudra nous indemniser pour la récolte qui est sur pied. Et, comme vous ne trouveriez ensuite personne pour la rentrer, ce serait pour vous une perte sèche.

— Il ne s'agit pas de cela, reprit la jeune fille légèrement interdite. Vous ne resterez ici ensuite que si vous montrez plus d'égards envers moi.

— Dès que les blés seront fauchés et vendus, nous partirons.

— A votre aise.

Pâle de colère, exaspérée par cette nouvelle dé-

ception, Régina tourna le dos au cultivateur et s'éloigna tandis que retentissaient derrière elle des ricanements moqueurs.

Fixée maintenant sur ce point, elle tenta néanmoins deux autres démarches qui obtinrent un résultat identique. Les gens attendaient simplement d'avoir touché le prix de leur labeur hivernal pour abandonner l'exploitation. Les céréales seraient rentrées dans des granges métalliques hâtivement construites aux frais de M. Provencel sur un terrain lui appartenant. Il s'était chargé de trouver un acquéreur et de placer les métayers dans de bonnes conditions.

De tout cela, on ne lui fit point mystère, au contraire. Complaisamment, on lui démontrait avec les détails à l'appui que tout était prévu.

La pauvre enfant rentra au château complètement découragée. Elle savait qu'elle aurait du mal à trouver pour ses terres de nouveaux exploitants. Encore n'était-elle pas certaine que ces derniers consentiraient à conserver leur poste quand ils auraient été travaillés par les organisateurs du complot ourdi contre elle.

Mlle Morisot était tellement abattue qu'elle oubliait complètement les conditions déplorables dans lesquelles elle avait passé la première nuit. Pour améliorer sa situation matérielle, elle alla fureter dans le grenier des communs et y découvrit par bonheur ce qui lui manquait le plus : un lit cage qu'elle parvint à descendre dans une des chambres de domestique, un oreiller qui perdait ses plumes et des couvertures mittées. Elle décida d'élire domicile provisoirement dans ce bâtiment moins spacieux.

Ayant achevé son installation, elle regagna la cuisine et engloutit le reste des provisions entamées à

midi. Puis, elle alla chercher sa valise dans le salon dont elle voulut fermer les volets.

Son geste demeura inachevé. Un homme s'avançait dans l'avenue, marchant à grandes enjambées. Elle reconnut Bernard.

Outrée d'une semblable audace, elle se précipita au-devant de lui et l'interpella :

— Que venez-vous faire ici, Monsieur ? Oubliez-vous que vous m'avez menacée jadis de me faire jeter dehors par vos laquais ? Ou bien abusez-vous lâchement de ce que je n'ai pas la force physique nécessaire pour vous mettre moi-même à la porte ?

— Croyez bien que cette démarche m'est aussi odieuse qu'à vous. Il a fallu, pour m'y décider, un motif impérieux. Je viens chercher Mouky.

— Mouky ?

— Oui... Mon chat. Je l'avais emmené dans mon nouveau domicile et enfermé par mesure de précaution. Je ne sais pas comment il est parvenu à filer. Je le croyais perdu quand, en passant sur la route, je l'ai aperçu qui folâtrait sur la pelouse...

Et, comme la jeune fille, tout interdite, gardait le silence, il railla lourdement :

— Prétendrez-vous qu'il fait partie de l'immeuble ?

Régina haussa les épaules et lui tourna le dos en tranchant :

— Tâchez de l'attraper et allez-vous-en tous les deux.

— L'attraper, c'est vite dit.

Mlle Morisot qui s'éloignait déjà, s'arrêta et lança en se retournant :

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais lui donner la chasse et vous aider alors qu'à chaque

instant je rencontre des obstacles placés par vous sous mes pas pour me faire trébucher.

— Ah ! Ah ! Vous ne m'avez pas cru quand je vous ai dit que je lutterai jusqu'au bout.

— Vos procédés sont indignes d'un honnête homme.

— Etant donné ceux que vous avez employés pour me chasser, je n'ai pas le choix. Pourquoi vous êtes-vous obstinée quand je vous offrais une transaction fructueuse ?

— Vous me jugez à votre image, comme un être assoiffé de richesses. Je croyais cependant vous avoir fait comprendre que je poursuivais uniquement une œuvre de réparation matérielle et morale.

— Matérielle surtout.

— C'est justement là où vous faites erreur. Dernière descendante des ducs de Sylberville, j'entends réhabiliter leur mémoire, donner à mon père la sépulture de ses aïeux et rendre au nom que je porte son lustre d'antan.

— Très joli tout cela. Il n'empêche que sous prétexte d'atteindre ce triple résultat, vous avez dépouillé indignement le propriétaire réel. Peut-être voudriez-vous qu'il vous en remerciât !

— Je ne lui en demandais pas tant. Il m'aurait suffi qu'il s'inclinât loyalement devant mes droits indiscutables reconnus par les magistrats.

— Puisque vous avez choisi la voie judiciaire pour trancher le différend, il convient de patienter jusqu'à la fin du procès en cours... Mais, en attendant, rendez-moi Mouky. J'y tiens.

— On dirait que je cherche à vous en dépouiller ! Ce n'est nullement dans mes intentions, croyez-le bien.

— Je ne demande qu'à en être persuadé.

Comme s'il avait deviné qu'on parlait de lui, le chat vint rejoindre les deux interlocuteurs. Bernard en profita pour le prendre dans ses bras et, sur un salut correct, s'éloigna emmenant son butin.

Régina venait de perdre le seul être qui lui eût montré de l'attachement depuis son arrivée à Sylberville. Elle sentit qu'on lui avait porté un dernier coup dont elle se relèverait difficilement et regagna le château décidée à partir le lendemain.

CHAPITRE VII

LA FÉE CARABOSSE

La seconde nuit que passa la jeune châtelaine dans le domaine de Sylberville fut moins agitée que la première, mais non moins fertile en incidents.

Réveillée vers minuit par des grattements, elle n'eut aucune peine à identifier l'origine de ces bruits : il y avait dans le voisinage des souris ou des rats.

L'horreur du sexe faible pour les rongeurs de toutes sortes présente un caractère presque maladif. Régina se dressa sur son séant, prête à fuir pour éviter tout contact avec ces bêtes-là.

Les animaux en question furent encore plus effrayés qu'elle et prirent les devants. Ils avaient déjà

disparu quand elle se leva pour s'assurer que la pièce dans laquelle elle avait élu domicile était bien vide de tout hôte indésirable.

Mais, quand elle se retrouva dans l'obscurité, un autre phénomène attira son attention. A travers les vitres sans volets, elle apercevait distinctement la façade arrière du château. Et voici qu'elle surprit, derrière une des fenêtres, une lueur furtive qui ne tarda pas à disparaître.

Les jambes coupées, elle s'assit sur son lit et se frotta les yeux pour s'assurer qu'elle n'avait pas de vision. Le même phénomène se reproduisit derrière une autre croisée.

Mlle Morisot, mal inspirée, consulta sa montre et murmura :

— L'heure des fantômes !

Apparemment, c'était bien un fantôme qui se promenait dans le corps central du bâtiment principal. Il passait d'une pièce à l'autre, donnant un peu de lumière. On pouvait suivre sa marche progressive à travers le premier étage. Enfin il disparut, vraisemblablement happé par l'ombre, et regagna sans doute les oubliettes où il avait élu domicile, car tout rentra dans l'ordre.

La jeune fille n'était pas superstitieuse, mais tout de même cet incident n'était pas fait pour lui rendre du courage. Elle finit néanmoins par se rendormir.

Quand parut le jour, elle eut honte de ses frayeurs et se reprocha intérieurement d'avoir flanché. Bientôt, elle aurait auprès d'elle un couple de domestiques qui la protégeraient ou dont la présence, du moins, lui rendrait toute sa vaillance.

De bonne heure, on lui apporta le réchaud et le réservoir à gaz en s'excusant de n'avoir pu venir la veille. Elle obtint du fournisseur qu'il allât prendre

ses malles à la gare. Puis vinrent les meubles destinés à sa chambre ; elle les fit monter au premier étage, dans une des tours préalablement choisie comme retraite provisoire. Les spécialistes de l'électricité et ceux du téléphone arrivèrent également ; ils remirent la ligne en état.

Régina en profita pour commander à Vitteaux des vivres en abondance et des biscottes, ce qui lui rendrait provisoirement son indépendance.

En entrant le matin dans le hall, elle eut la surprise de constater qu'elle avait oublié d'en fermer la porte à clé, la veille au soir, tant était grand son désarroi.

A onze heures, elle éprouva le besoin de faire une petite promenade et imagina de gagner la maison du garde pour l'explorer avant l'arrivée des domestiques.

Elle y entra sans défiance et s'apprêtait à refermer la porte quand elle aperçut un homme en haillons allongé sur le sol et qui dormait paisiblement dans un coin.

A proprement parler, il n'avait rien d'effrayant. Ses cheveux blancs et sa longue barbe lui donnaient plutôt l'apparence d'un patriarche. Il avait posé à côté de lui un solide bâton qui classait immédiatement l'individu dans la catégorie des chemineaux.

En d'autres circonstances, Mlle Morisot n'aurait pas perdu son sang-froid. Mais elle était déprimée par les fatigues, les insomnies, les soucis. Il se produisit chez elle un déséquilibre nerveux et elle se précipita au dehors en appelant :

— Au secours ! Au secours !

Aussitôt, elle se ressaisit. Qui donc pouvait entendre ses cris sur cette route où il ne passait guère de monde ? Maintenant qu'elle avait mis de la dis-

tance entre elle et le miséreux, elle retrouvait déjà plus d'assurance.

Mais le vieillard, dérangé dans son sommeil, apparut sur le seuil du pavillon, le bâton levé, et invectiva la jeune fille qui hésita à lui tenir tête.

Alors se produisit une intervention inattendue. Bernard surgit des taillis qui bordaient le chemin, traversa la chaussée, franchit la grille et marcha au-devant du chemineau en lui ordonnant avec autorité:

— Hors d'ici ! Allez-vous-en.

— De quoi ? De quoi ? riposta l'homme. Tu ne me fais pas peur, blanc-bec ! J'en ai maté d'autres que toi.

Brandissant son gourdin, il fonça sur son adversaire qui le désarma en un tour de main.

Un flot d'injures s'échappa des lèvres du miséreux, tandis que M. Provencel, le tenant solidement par le bras, le poussait vers la sortie.

— Faudra que je te fasse ton affaire, poursuivit le chemineau. Tu ne serais pas le premier. Demande plutôt à Olivier.

Régina jeta un cri.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit ?

— Quoi donc ? interrogea Bernard.

— Le nom qu'il a prononcé : Olivier.

Le jeune homme haussa les épaules :

— Pauvre vieux ! Il divague. Faites pas attention. Maintenant, il va filer et prendre le large. C'est ce qu'il a de mieux à faire, n'est-ce pas, père Bridou ?

Le chemineau grogna et, maté, s'éloigna après avoir ramassé son bâton lancé à la volée sur la route.

— Et n'y revenez pas, ou vous aurez à faire à moi, lui lança M. Provencel.

Puis se tournant vers Mlle Morisot, il ajouta ironiquement :

— Excusez-moi d'avoir pénétré sur *vos* terres. J'ai répondu à votre appel.

— Merci. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu peur. Habituellement, il m'en faut d'autres pour m'émouvoir.

— Vous ne vous démontez pas facilement, cela est certain.

— Peut-être étais-je mal remise de mes émotions nocturnes. Quelqu'un a pénétré dans le château cette nuit. Je suppose que ce devait être cet individu transformé en fantôme.

— Il a cru sans doute que le logis était vide. Qui donc se serait imaginé que vous y étiez demeurée après la tombée du jour ?

— Mais... Où serais-je allée ?

— A vrai dire, je ne m'étais pas posé la question... Ainsi, vous avez dormi ici, toute seule ?

— La première fois, j'ai eu un compagnon.

— Ah oui ?

— Parfaitement : Mouky.

— Je doute qu'il ait pu vous aider efficacement s'il était survenu des maraudeurs.

— Détrompez-vous. Si je l'avais gardé, il m'aurait rendu grand service.

— Contre les fantômes ?

— Non, mais contre les souris... Il y en a, vous savez.

— Je n'ai jamais eu le temps d'y prêter attention... Et vous n'avez pas eu peur ?

— L'occasion ne s'en est pas présentée, répondit fièrement Mlle Morisot.

— Mes compliments.

— Je n'en ai que faire. Il eût mieux valu ne pas

me compliquer les choses en m'empêchant de trouver des domestiques et en ameutant les fermiers contre moi.

— Vous n'avez qu'à partir. Tout pourra peut-être s'arranger.

— N'y comptez pas.

— Alors, au revoir.

— Adieu.

Les deux jeunes gens se tournèrent le dos. Bernard se dirigea vers son nouveau domicile, Régina prit l'allée conduisant à l'entrée principale du château. Aucun d'eux ne se retourna.

Au début de l'après-midi, elle téléphona au bureau de placement qui lui donna de bonnes nouvelles. On avait trouvé un ménage prêt à la rejoindre le soir même pourvu qu'elle lui assurât le remboursement des frais de transport. Elle en prit l'engagement. Tranquille de ce côté-là, elle descendit à Beurey. Son intention était de prendre le train pour Vitteaux afin de s'y livrer aux dernières emplettes indispensables : ampoules électriques, ustensiles, vaisselle, couverts. Elle constata que les horaires lui laissaient approximativement deux heures pour ses courses. A cinq heures, elle était de retour avec des paquets et quittait la gare pour traverser le village.

En arrivant à l'extrémité de l'unique rue, elle assista de loin à un spectacle qui l'indigna. Une vieille femme voûtée par les ans, marchait péniblement en s'aidant avec une canne, portant sur son épaule un sac bourré de légumes qui paraissait fort lourd, du moins pour ses forces. Des gamins sans pitié tournaient autour d'elle, l'abreuvant de sarcasmes, se moquant de sa difformité, lui lançant même des pierres.

— La fée Carabosse ! criaient-ils. Hou! Hou ! La fée Carabosse !

Régina intervint :

— Voulez-vous la laisser tranquille, ordonna-t-elle impérieusement.

Elle servit à son tour de cible. Alors, posant par terre les colis qui l'encombraient, elle fit face aux garnements et se prépara à leur infliger la correction qu'ils méritaient.

Une paysanne qui passait vit que les choses se gâtaient et, pour apaiser les gosses, leur déclara :

— Laissez donc. Nous serons bientôt débarrassés de cette engeance.

Le terme pouvait s'appliquer aussi bien à la pauvre vieille qu'à Régina. L'orpheline ne s'en offusqua point. La fée Carabosse put poursuivre son chemin tranquillement : c'était le seul but visé par la jeune fille. Alors, cette dernière reprit ses paquets et accompagna sa protégée jusqu'au carrefour dans lequel débouchait la route menant à Sylberville. Quelques phrases furent échangées.

— Fallait pas vous en mêler, Mademoiselle, déclara la malheureuse femme d'une voix chevrotante. J'ai l'habitude. On me fera des misères jusqu'à tant que je sois morte... On voit ben que vous n'êtes pas d'ici pour vous soucier de mes misères.

La petite châtelaine la laissa parler, songeant qu'en réalité sa situation actuelle était presque la même que celle de son interlocutrice, et elle la quitta sur des paroles charitables :

— Quand vous aurez besoin de quelque chose, venez me le demander.

Mlle Morisot bifurqua vers le château. Alors la vieille toute surprise laissa choir son baluchon et la suivit du regard. Elle était encore figée dans sa con-

templation quand M. Provencel sortit de sa maison.

— Eh bien ? La petite mère ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

La fée Carabosse le regarda curieusement.

— C'est donc vrai que le château a changé de maître ?

— Provisoirement. Nous y mettrons bon ordre.

— On m'avait dit qu'il était arrivé une jeunesse. Je viens de la voir. Elle m'est apparue comme un ange du Bon Dieu.

— Un démon, vous voulez dire. Elle prétend être la fille du dernier duc.

— Parbleu ! Je cherchais à qui elle ressemblait. C'est à son papa. Je l'ai bien connu, moi, du temps que votre père était régisseur du château.

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria Bernard, frappé par ces paroles.

— Regardez-la bien. On ne peut pas s'y tromper... Il est vrai que dans ce temps-là, vous n'étiez pas encore né.

Et la vieille reprit sa route, laissant M. Provencel dans un trouble profond.

Tout pensif, il rentra chez lui.

Des miaulements désespérés l'arrachèrent à ses méditations. Dans le réduit où on l'avait enfermé, Mouky se démenait, faisant grand tapage. Le jeune homme s'en fut le délivrer, le prit dans ses bras et le caressa un moment.

Puis il ouvrit la porte de son logis et mit doucement le chat dehors en murmurant avec un mélange de résignation et d'autorité

— Va te promener.

*
* *

Régina était entrée à Sylberville en méditant sur la condition misérable de certains êtres humains. La rencontre de cette pauvre femme dont on ne s'approchait que pour la persécuter l'avait profondément émue.

— Entre elle et moi, songeait-elle, il n'y a pas tant de différence qu'on serait tenté de le croire. Evidemment, je suis à l'abri de la pauvreté, momentanément. Mais j'aurais tant *besoin* d'un secours moral, que je ne puis acheter, même avec les fonds dont je dispose !

La jeune fille venait à peine de rentrer chez elle que parurent les domestiques arrivant de Dijon. Ils avaient frêté une camionnette dans laquelle tenait leur maigre mobilier. Elle les reçut dans le salon, trônant sur l'unique fauteuil délabré et les fit asseoir sur la banquette sans dossier pour les mettre à l'aise. Tous deux jetaient sur la pièce dénudée des regards surpris.

— Vous aurez la libre disposition du pavillon, leur déclara Mlle Morisot. Installez-vous à votre guise. Pour des raisons personnelles, je n'ai pas encore fait venir mes meubles de Paris et je ne prévois ici qu'une organisation provisoire. Votre service consistera surtout à préparer mes repas et à faire les courses. Quant au château, dont l'accès devra être attentivement surveillé, vous le nettoierez petit à pe-

lit ; rien ne presse. Le plus compliqué, ce sera d'aller aux provisions. On se fournit difficilement à Beurey. Il faudra pousser trois fois par semaine jusqu'à Vitteaux.

— Si seulement on avait une voiture, suggéra l'homme.

— On doit m'en livrer une d'ici un mois.

— En attendant, on pourrait peut-être garder la camionnette. Elle est à vendre.

— Excellente idée. Voyez cela.

— Alors, au lieu de la ramener à Dijon, demain, je téléphonerai pour négocier l'affaire. J'ai mon permis de conduire et je me chargerai de toutes les formalités.

Régina se dit qu'elle avait bien de la chance d'être tombée sur un serviteur aussi expéditif et poussa un soupir de soulagement.

Les conditions de l'engagement furent acceptées sans débat. Mlle Morisot remboursa séance tenante les frais de transport, donna les fonds nécessaires pour les premières emplettes et, constatant qu'il lui restait peu d'argent, déclara son intention d'en faire venir de Paris. Dans ce but, elle s'informa du prix probable de l'auto.

— Je pense qu'une vingtaine de billets suffiront, précisa le domestique en observant attentivement la réaction qu'il attendait, prêt à se rétracter. On obtiendra sans doute un délai pour le règlement définitif.

Aucune objection ne fut présentée par la patronne qui, visiblement, n'y entendait rien.

*
* *

Une fois seul avec sa femme, tout en regagnant la grille où stationnait le véhicule, en attendant la fin des pourparlers, l'homme laissa éclater sa profonde satisfaction.

— Bonne affaire, Rosalie. On touche dix billets et on garde la voiture. C'est Nénesse qui va être content. Il n'arrivait pas à se défaire de son clou.

— Pour commencer, ça n'est pas trop mal. Mais avec cette gamine, on doit pouvoir faire mieux. Tu ne penses pas, Joseph ?

— Si, ma poulette. Nous étudierons ça ensemble.

Pendant qu'ils déchargeaient leur mobilier, la jeune fille se réjouissait de l'heureuse tournure que prenaient les événements. Elle n'était plus isolée. Sa vie nouvelle s'organisait. Certes, la femme avait un regard fuyant qui ne produisait pas très bonne impression. Et l'homme menait rondement les affaires. Elle avait eu tort de tout accepter en bloc, de ne pas se montrer dès le début prudente, économe et circonspecte. Mais elle avait besoin de gagner à sa cause les gens qu'elle prenait à son service pour les empêcher de pactiser avec l'ennemi, et elle croyait bien avoir employé le meilleur moyen pour se les attacher.

Régina s'en fut à la cuisine où s'entassaient pêle-mêle ustensiles et provisions. Elle voulait commencer à préparer le repas, en ménagère avisée.

Un miaulement la jeta toute joyeuse vers la porte dont elle ouvrit le battant. Mouky fit une entrée solennelle, la queue en panache, la mine gourmande.

— Mon brave minet ! fit Mlle Morisot.

Et elle lui prodigua les démonstrations affectueuses avant de le gaver jusqu'à ce qu'il n'ait plus faim, trop heureuse d'avoir retrouvé son compagnon de nuit.

CHAPITRE VIII

ÉVOCATION DU PASSÉ

Les premiers jours, tout marcha à souhait.

Grâce à la camionnette, l'organisation de la vie au château fut rapidement menée. Dans un premier voyage, Joseph ramena des chaises, des tables, des étagères, toutes choses de qualité très ordinaire. Mlle Morisot régla la note sans éplucher la facture.

Joseph planta des clous, improvisa un porte-manteau, disposa de son mieux la salle à manger provisoire qui comprenait tout juste les accessoires indispensables pour une personne et déploya tout le zèle dont il était capable.

Rosalie s'entendait parfaitement à faire la cuisine. Elle prépara des plats soignés qui flattèrent le palais délicat de sa maîtresse.

Libre de son temps, délivrée de ses soucis, Régina

pouvait maintenant courir à son aise et visiter le domaine de fond en comble.

Le premier jour, elle croisa M. Provencel sur la route. Ils se saluèrent froidement. Mais à peine l'avait-elle dépassé que la petite châtelaine se retourna et l'interpella en s'arrêtant :

— Monsieur !

— Mademoiselle ? fit Bernard, sans dissimuler sa surprise.

— Ne vous inquiétez pas pour Mouky : il est revenu au château.

— Cet animal est d'une noire ingratitude. Je l'ai recueilli tout petit. Il errait malade et affamé. C'est, dans la région, le seul être qui m'ait trahi.

— Le mot me paraît dur pour un animal qui a montré plus d'intelligence que les hommes. Son instinct l'a guidé. Ignorant des calomnies, il est venu se mettre sous ma protection. Je ne pense pas qu'il parvienne à le regretter.

— Nous verrons cela plus tard.

— Si vous en doutez, ou si votre chaton vous manque trop, je vous autorise à venir lui rendre visite. Je vous demande seulement de faire comme si je n'existais pas et d'éviter entre vous et moi toute rencontre inutile.

M. Provencel s'inclina sans répondre et poursuivit son chemin.

Mlle Morisot fit successivement la tournée des cultivateurs dépendant de Sylberville et leur demanda s'ils persistaient dans leur intention de partir, afin de prendre immédiatement les mesures nécessaires en vue de pourvoir à leur remplacement. Elle pensait qu'ils avaient parlé dans un coup de tête et tenait à leur laisser une semaine de réflexion. Vers la fin du mois, elle passerait prendre la réponse.

En rentrant chez elle ce soir-là, elle ne conservait guère d'espoir sur le résultat de sa démarche. Mais elle avait la satisfaction de n'avoir pas rompu délibérément les pourparlers à la suite d'une attitude désobligeante.

Le facteur lui apporta une lettre du notaire qui lui donnait des nouvelles. La procédure suivait son cours. A la plainte déposée par l'adversaire, on avait répondu en produisant les pièces justificatives : livret de famille et acte de naissance. Une demande reconventionnelle, exigeant d'importants dommages-intérêts pour dénonciation calomnieuse, allait suivre. Naturellement, l'adversaire prétendrait qu'il n'y avait pas identité entre la fille du duc de Sylbervile et Mlle Morisot, mais cette thèse exigerait des recherches nombreuses et difficiles avant d'être confirmée par jugement.

Néanmoins, les conclusions de Me Frémont manquaient d'optimisme :

« Ce qui donne un gros avantage à vos ennemis, écrivait-il, c'est la déclaration de décès du dernier duc, dont la mort est antérieure à votre naissance. Les circonstances particulières dans lesquelles cette déclaration a été portée sur les registres de l'état-civil, après enquête sommaire, permettent heureusement d'en contester la validité.

Ainsi le sort du procès demeurait incertain.

Régina se félicita de sa prudence. Elle avait gardé son appartement à Paris et n'envisageait pas de déplacer son mobilier personnel avant d'avoir consolidé sa position légale et morale dans le pays. Pour le même motif, elle était décidée à n'engager aucun frais pour son installation provisoire à Sylberville. Sa présence avait la valeur d'un symbole, rien de plus.

Au bout de huit jours, la jeune fille connaissait à fond le parc. Progressivement, elle étendait le cercle de ses investigations et inspectait les terres affermées: champs, vignes, bois. Ses randonnées l'obligeaient à circuler dans un rayon de plusieurs kilomètres, les dépendances du château étant fort étendues et se prolongeant même très loin dans certaines directions.

Vers le sud, notamment, il existait une zone plantée d'arbres qui, d'après la répartition des lots, n'était rattachée à aucune ferme. Les ducs de Sylberville se la réservaient probablement pour la chasse. Cette supposition éveillait chez Mlle Morisot de pénibles réminiscences. C'était là, sans aucun doute, que s'était déroulé le drame raconté par le cher défunt. Elle appréhendait de s'y aventurer.

Une après-midi, néanmoins, elle s'y résigna.

Partie aussitôt après le déjeuner, elle atteignit son but après une longue marche assez fatigante. La futaie composée d'essences variées : marronniers, chênes, bouleaux, ormes, frênes, était admirablement entretenue. On voyait que les coupes étaient effectuées régulièrement, par tranches successives. L'épaisseur des taillis permettait de situer assez facilement la limite à laquelle s'étaient arrêtés les bûcherons, chaque année. D'étroits sentiers avaient été aménagés pour faciliter la circulation en tous sens. Elle s'y engagea délibérément, appréciant la fraîcheur qui régnait sous les vertes frondaisons.

Au bout d'un moment, elle aperçut une silhouette qui marchait devant elle et dont elle eut vite fait de se rapprocher, sans même hâter le pas.

Tout de suite, elle avait reconnu la fée Carabosse.

La pauvre vieille portait péniblement un fagot de bois mort ligoté solidement avec des lianes. Quand

elle entendit des pas derrière elle, la malheureuse femme se retourna.

En reconnaissant Régina, elle laissa choir son fardeau et grimaça un sourire en joignant les mains.

— C'est vous, mademoiselle !

— Vous avez bien du mal avec une pareille charge. Je vais vous aider. Où allez-vous par ici ?

— Ne vous donnez pas cette peine. Je rentre dans mon trou et me voici presque arrivée.

— Laissez-moi faire tout de même.

Régina prit les branchages à plein bras et poursuivit sa route en adoptant l'allure de la fée Carabosse. Cette dernière se prit à rire :

— Ainsi chargée, vous seriez vite à bout de souffle. Il faut mettre tout le poids sur les épaules et on ne le sent plus. Seulement, vous pourriez déchirer votre beau costume. Le mien ne risque rien.

Mlle Morisot s'obstina et ne fut pas longue à reconnaître que son interlocutrice avait raison. Elle lâcha le fagot qui tomba par terre.

— Vous voyez, reprit la vieille. Il faut écouter les gens de mon âge. Leur expérience serait précieuse si la jeunesse ne l'écartait pas délibérément.

— Y a-t-il encore loin d'ici chez vous ?

— Non. Nous sommes rendues.

Du geste, la pauvre femme désignait quatre murs croulants sur lesquels on avait réussi à faire tenir un toit de chaume. L'unique ouverture, sans porte, tenait lieu à la fois de fenêtre et de cheminée.

— C'est là que vous habitez ? balbutia la jeune fille.

Elle n'aurait jamais imaginé que l'on pût vivre dans cette cabane, seule au milieu des bois. La fée Carabosse devina son étonnement et s'empressa de justifier cette installation sommaire :

— Loin des hommes, j'ai moins à redouter leurs plaisanteries et leurs méchancetés.

Régina, désarmée par cette simple réflexion, admira intérieurement le parfait bon sens de son interlocutrice. Elle s'assit sur un banc grossier construit avec des rondins assemblés sans art et acquiesça :

— Evidemment, il vaut mieux prendre les choses avec philosophie.

A l'amertume du ton, la vieille devina le secret douloureux d'un cœur trop sensible. Elle souligna :

— Je n'habite pas un beau château, comme vous, mais, au moins, on ne me fait pas de misères.

— Ah !... Vous savez ?... bégaya Mlle Morisot.

— On vous en veut dans le pays, parce que vous avez pris la place de m'sieur Bernard. Faudrait d'abord savoir si c'est pas son père qu'a pris la place du vôtre.

— Que dites-vous ? demanda la jeune fille, bouleversée.

— J'ai mes idées là-dessus, poursuivit la fée Carabosse en s'installant par terre, adossée à un arbre. Il fut un temps où j'étais jeune, moi aussi, sinon jolie. Dans mon enfance, j'ai servi à Sylberville. On m'employait à la cuisine pour aider aux travaux. Ensuite, j'ai épousé un bûcheron qui m'a fait connaître la forêt. On y apprend beaucoup de choses. Quand on la voit comme ça, elle semble déserte. Il suffit de savoir regarder et écouter les êtres qui la traversent ou qui en vivent pour comprendre des mystères impénétrables en apparence.

— Vous avez connu le dernier duc de Sylberville ?

— Mieux que bien des gens. Un bel homme ! Vous êtes d'ailleurs tout son portrait. Il m'avait autorisée à m'installer ici avec mon époux. Souvent, je lui portais des champignons : il en était friand. A cette

CLERMONT-FERRAND BCIU

époque-là, M. Provencel était régisseur au château.

— Le père de Bernard ?

— Oui. Le père de monsieur Bernard, rectifia la vieille sans malice. Il tenait la comptabilité et s'occupait un peu de tout pour seconder son maître. Entre nous, c'était une crapule finie qui majorait les marchés pour empocher une commission.

— Mais alors...

— Un jour, poursuivit la fée Carabosse, comme si elle n'avait pas entendu l'interruption, mon homme rentra tout chaviré. Il me dit simplement : « On vient de trouver Olivier près du Grand Tertre. Le corps est tout froid. Quelqu'un lui a fait son affaire. »

« Olivier, c'était le garde-chasse, un particulier trop obséquieux avec les uns, trop dur avec les autres. Sa tête ne me revenait pas. Sa mort ne me causait aucun émoi : ça devait arriver. Restait à savoir qui s'était chargé de le supprimer.

« Je posai la question. On me répondit : « Mêle-toi de tes affaires. » A quoi bon insister ? Je n'ai jamais forcé les confidences. Mais quand je voulais apprendre quelque chose, je me glissais dans les fougères, pendant que les bûcherons parlaient en travaillant. Ou bien, j'allais rôder autour des fermes et j'écoutais par la porte ouverte ce qu'on disait à l'intérieur.

« Les premiers jours, j'en fus pour ma tentative. La disparition du patron, parti sans prévenir personne, défrayait toutes les conversations. Le sort d'Olivier passait au second plan. On n'avait établi aucun lien entre les deux faits. Les gendarmes étaient venus faire une enquête. Ils m'interrogèrent. J'aurais été bien en peine pour leur donner la moindre indication.

« Mais ensuite, quelques bribes de phrases me mirent sur la voie. Bridou, dans un moment d'ivresse, s'était vanté d'avoir réglé son compte au garde-chasse.

— Bridou ?

— Oui. Un vieux braconnier qui avait monté tout un commerce de fraude et qui gagnait pas mal d'argent. On ne pouvait pas le dénoncer, vu qu'on n'avait pas de preuves et qu'il est dangereux de se mêler des affaires qui ne vous regardent pas. Et voilà qu'une rumeur se propagea comme une traînée de poudre. Le duc avait été retrouvé, à demi dévoré par les bêtes, dans la forêt où il s'était réfugié. Sa singulière attitude, qui ressemblait fort à une fuite, s'expliquait uniquement si l'on attribuait au châtelain la mort du garde-chasse. Comme il avait lui-même succombé, on classa l'affaire.

« Bridou, sûr de l'impunité, ne se gênait plus pour parler. Encore maintenant, quand il est en colère, il rappelle cet exploit, en vue d'effrayer ceux qui lui tiennent tête. Mais, comme il ne subsiste aucune preuve, il peut toujours prétendre qu'il s'est vanté.

— D'ailleurs, il est couvert par la prescription, fit machinalement Régina.

Ce terme juridique resta incompris de la fée Carabosse, qui poursuivit :

— Le régisseur continuait d'administrer les biens, seul désormais, en attendant l'arrivée des héritiers. Aucun ne se présenta. L'enquête avait révélé que le coffre-fort du château était vide. Bientôt, le bruit se répandit que le dernier des Sylberville était ruiné depuis longtemps, qu'il ne vivait que d'emprunts, et que son décès avait mis fin aux difficultés dans lesquelles il se débattait.

« On parlait d'ailleurs d'un créancier qui ferait valoir ses droits sur le château. Puis, M. Provencel déclara qu'il avait racheté toutes les hypothèques et qu'en fait, le domaine lui appartenait après transfert des droits de propriété.

« Mais les bûcherons, qui enregistraient ces racontars sans y croire, savaient, comme moi, que les ducs ne gaspillaient pas leur fortune, qu'ils dépensaient à peine leurs revenus et que personne n'avait jamais vu les fameuses dettes ni celui qui avait, soi-disant, avancé l'argent.

« Et puis, petit à petit, on cessa de s'intéresser à cette histoire. Les gens s'habituaient à considérer M. Provencel comme le véritable propriétaire du château. Mais moi, qui connaissais le personnage, je n'en conservais pas moins mon opinion qui n'a jamais varié. Comme elle n'intéressait personne, je l'ai gardé pour moi jusqu'à présent.

« Seulement, dame, quand on m'a dit que la fille du duc de Sylberville faisait un procès pour rentrer en possession du château, j'ai rassemblé mes souvenirs. Et quand je vous ai vue l'autre jour, si jolie et si simple, si ressemblante à votre papa, je me suis promis d'aller vous raconter tout ça.

— Vous ne pouvez pas savoir tout le bien que vous me faites en parlant, déclara gravement Régina, qui étouffait de joie et d'émotion.

— On le devine à vos yeux. Du moment que le duc n'était pas mort et qu'on s'est trompé en croyant reconnaître son cadavre, il serait temps de remettre les choses au point.

— Mon intention, en m'installant au château, était de chercher à faire la lumière par tous les moyens. Puis-je compter sur votre témoignage ?

— Il n'aurait aucune valeur. On ne prend pas la

fée Carabosse au sérieux. D'ailleurs, je n'apporte aucune preuve. Tant que Bridou n'aura pas été contraint d'avouer sans rétractation possible, mes histoires n'attireraient que des ennuis pour vous comme pour moi.

— Vous avez raison... En attendant, je voudrais au moins vous savoir à l'abri du besoin.

— Soyez tranquille là-dessus. Il me faut peu de chose pour vivre. Je ne manque de rien. Si les enfants sont cruels, leurs parents, bien qu'ils s'en défendent, me glissent à la dérobée plus de victuailles que je n'en puis manger. Dans le fond, ils ne sont pas plus mauvais que d'autres : ils placent drôlement leur amour-propre. C'est tout. Moi, il y a longtemps que j'ai fait taire le mien.

Mlle Morisot regardait avec un étonnement reconnaissant cette vieille femme dont elle venait d'obtenir, sans l'avoir cherché, la clé de l'énigme.

— Il est curieux, dit-elle, que les hommes de loi chargés de mes intérêts n'aient pas appris tout cela plus tôt.

— Qui le leur aurait appris ? Les paysans ne se livrent pas facilement, surtout quand ils flairent une enquête officielle. D'ailleurs, les jeunes ignorent systématiquement tout ce qui s'est passé avant eux. Les anciens l'ont, pour la plupart, oublié. S'il leur en reste quelques souvenirs, ils se garderont bien de les évoquer devant des étrangers, par crainte d'être compromis dans une affaire qui ne les regarde pas... Personne ne s'aviserait de venir forcer mon gîte pour m'interroger. Et puis, j'aurais gardé le silence, moi aussi. Mais j'ai senti que vous ne feriez pas un mauvais usage de mes confidences et que vous éviteriez de me causer des ennuis.

— Soyez sans crainte. Nul ne saura d'où je tiens mes renseignements. Ils me seront précieux pour faire triompher mon bon droit.

Et la jeune fille s'en retourna vers le château, le cœur rempli d'une immense espérance.

CHAPITRE IX

LES DERNIERES MUNITIONS

Maintenant, Régina savait où porter son effort. Elle discernait le moyen d'abattre son adversaire en attaquant le défaut de la cuirasse : la gestion de M. Provencel père.

Les incertitudes du procès devenaient des données certaines. Non seulement Bernard n'avait pas produit de titres pour justifier ses droits de propriété, mais encore il était dans l'impossibilité matérielle d'en trouver pour la bonne raison que ceux-ci n'avaient jamais existé. Le régisseur malhonnête avait simplement poursuivi sa gestion pour le compte éventuel d'héritiers problématiques, puis pour son propre compte. Voyant se consolider progressivement sa propre situation d'occupant, il avait forgé, pour les besoins de la cause, une série de rumeurs qui étaient devenues, par la force de l'habitude, des

vérités solidement établies. Sans l'arrivée inopinée d'un trouble-fête, Bernard aurait bénéficié purement et simplement de cette annexion clandestine.

Pleinement rassurée sur l'équité de ses actes, Mlle Morisot entrevit une méthode systématique pour atteindre tous ses objectifs. Si la culpabilité du père Bridou était démontrée, les accusations portées contre le duc de Sylberville tombaient d'elles-mêmes et, par là même, les suppositions qui rendaient plausibles une mort dramatique. N'ayant rien à se reprocher, l'héritier du château, au lieu de s'éloigner comme un fugitif, était parti tout simplement s'installer ailleurs pour un motif inconnu : par exemple, épouser une femme de condition modeste dont il désirait adopter le genre d'existence.

La jeune fille faisait ainsi de beaux rêves. Elle avait entrepris de se documenter sur l'ancien braconnier qui était venu lui rendre visite si opportunément, de savoir où elle pourrait le rejoindre, de connaître ses habitudes nomades.

Elle se heurtait au mutisme obstiné des gens du pays qui persistaient à la tenir à l'écart.

Entêtée dans sa tâche, elle laissait toute liberté au ménage qui tenait son intérieur, bornant son rôle à donner des instructions et à remettre l'argent nécessaire aux dépenses.

Au bout d'une quinzaine, elle fut toute surprise, en comptant les billets qui lui restaient, de voir que les fonds expédiés par son notaire le surlendemain de son installation avaient diminué dans des proportions considérables.

Elle essaya d'établir une comptabilité rudimentaire. Il y avait les vingt mille francs de la camionnette et deux autres billets de mille destinés à l'ameublement primitif de la cuisine. En supposant une dé-

pense quotidienne de cent francs par jour, ce qui, en province, constituait une dépense énorme pour trois personnes à nourrir, cela faisait quinze cents francs.

Or, il restait quinze mille francs sur cinquante mille.

Cette découverte lui causa une grande perplexité. Comment établir exactement l'origine et la nature du déficit ?

Le jour même où elle venait de faire cette découverte, Régina fit une rencontre imprévue. Bernard, entré furtivement dans l'allée de chênes pour caresser Mouky dont la société lui manquait, surgit devant elle sans qu'elle s'y attendit.

— Excusez-moi, lui déclara M. Provencel en désignant le chat qui ronronnait dans ses bras. J'étais venu pour le minet.

— C'est bien ce que j'avais compris, fit Régina sans acrimonie.

— Mais puisque, sans l'avoir cherché, je me trouve en face de vous, permettez-moi de vous dire quelques mots.

— Je vous écoute.

Le ton de la jeune fille était celui d'une indifférence polie, mais nullement encourageante. L'intrus ne se démonta pas et poursuivit :

— Peut-être m'accuserez-vous d'intervenir mal à propos dans une affaire qui ne me regarde pas... On a vu votre domestique à Vitteaux en compagnie d'un individu dont la détestable réputation est solidement établie dans le pays.

Mlle Morisot tressaillit, mais, emportée par un subit ressentiment, elle répliqua :

— Vous désirez sans doute que je me sépare des

seules personnes qui soient soustraites à votre influence.

— Nullement. Agissez selon votre volonté. J'ai cru que mon devoir m'obligeait à vous prévenir. C'est tout.

— Grand merci.

— Quoique vous en pensiez, j'ai toujours pris l'avis de ma conscience pour défendre ce que je considérais comme mon droit. J'étais guidé par deux mobiles : l'amour des terres que je faisais fructifier et la conviction que mon père avait toujours été un honnête homme. Si je vous en veux, c'est moins encore pour m'avoir arraché mes biens que pour avoir jeté la suspicion sur la loyauté de celui qui me les a légués.

Mlle Morisot faillit lui crier ce qu'elle savait sur cette prétendue loyauté. Une force quasi surnaturelle l'empêcha de parler. Il y avait dans le regard de son interlocuteur une expression douloureuse. Elle devina le doute qui rongeait cet adversaire naguère si plein d'ardeur. La pitié l'emporta sur le ressentiment.

Et puis, ne venait-il pas de la mettre en garde contre un danger qu'elle avait précisément soupçonné quelques minutes plus tôt ?

Elle retourna au château toute soucieuse.

Après avoir compté et recompté les quinze billets de mille, enfermés jusqu'ici dans son armoire, elle les avait pliés et mis dans son sac. Absorbée par son entrevue avec M. Provencel, elle les posa négligemment sur la table de la salle à manger en attendant le repas de midi. Puis, elle monta prendre un mouchoir dans sa chambre et revint au moment où la domestique, après avoir servi, se disposait à l'appeler.

Elle se mit à manger. Son esprit, s'appesantissant successivement sur chaque chose, elle revint à l'histoire des fonds volatilisés. Machinalement, elle ouvrit son sac et, presque malgré elle, vérifia le nombre des billets.

Il n'y en avait plus que quatorze.

Cette fois, le doute n'était plus possible. D'ailleurs, quand la cuisinière reparut, apportant le second plat, elle aperçut la liasse en désordre, devina ce qui se passait et pâlit.

— Rosalie, fit froidement Régina, il manque un billet.

— Je ne comprends pas ce que Madame veut dire.

— Peut-être l'aurai-je laissé tomber par mégarde. Voyez donc si vous ne le trouvez pas : vous me le rapporterez et nous n'en parlerons plus.

— Madame croit peut-être que je le lui ai volé.

— Je ne crois rien, Rosalie. Je tiens à le retrouver. C'est tout.

— Si ! Si ! Je vois bien que Madame me soupçonne. Dans ces conditions, je préfère m'en aller.

— Comme vous voudrez. Je ne vous retiens pas.

Prise à son propre piège, la femme devint écarlate et sortit en claquant la porte.

Quelques minutes passèrent pendant lesquelles Mlle Morisot poursuivit son repas en essayant de dominer sa nervosité croissante. Puis, Joseph parut, cauteleux et plein d'assurance :

— Rosalie m'apprend que vous l'avez congédiée, Madame. C'est certainement un malentendu.

— Vous êtes mal renseigné. J'ai fait remarquer à votre femme qu'il me manquait un billet de mille francs. Là dessus, elle a déclaré qu'elle ne pouvait plus rester à mon service.

— C'est bien ce que je disais : simple erreur d'interprétation. Tout cela va s'arranger.

— Je ne crois pas, Joseph.

— Pourtant, Madame...

— En réalité, ce n'est pas seulement un billet de mille qui a disparu, mais au moins une dizaine.

Immédiatement, le bonhomme battit en retraite.

— Je vois ce que c'est. Madame veut se débarrasser de nous. Soit. Nous partirons dès tantôt.

Dédaignant de triompher, la jeune fille acheva de déjeuner, puis, s'en fut jeter un coup d'œil sur le départ des domestiques. Ils remplissaient la camionnette avec une hâte trop significative.

Se dominant admirablement, Régina arrêta du geste le déménagement.

— Vous ne prendrez pas la voiture : elle doit rester ici.

— Pourtant...

— Si vous passez outre, je dépose une plainte et je téléphone immédiatement à la gendarmerie.

Maté, le couple déchargea le mobilier. Puis Rosalie s'en fut à Beurey pour trouver un véhicule. Elle y parvint facilement quand on apprit que le ménage logé dans le pavillon de garde quittait Sylberville et laissait l'usurpatrice toute seule dans le château.

Malgré l'énergie et la fermeté qu'elle avait déployées, Mlle Morisot n'était pas sans inquiétude sur la suite de l'aventure. Le ménage chassé pouvait profiter de la nuit pour exercer des représailles.

La jeune fille décida de dormir dans la pièce où était le téléphone afin de pouvoir éventuellement alerter la maréchaussée. Le lendemain, elle irait à Vitteaux pour essayer de trouver des serviteurs consciencieux.

Mais, un peu avant l'heure du dîner, un couple

vint frapper à la porte du hall. Régina ouvrit et fut toute surprise de cette visite dont le but se devinait aisément.

L'homme, fort embarrassé, tournait son chapeau entre ses doigts. La femme fixait obstinément le sol. Tous deux gardaient le silence.

— Que voulez-vous ? demanda la petite châtelaine.

— Voilà... Nous sommes les anciens gardes du château de Sylberville. Quand on est parti, M. Provencel nous avait promis une place. Il n'a pas tenu sa promesse. Alors...

— Vous n'avez certainement pas entrepris cette démarche sans lui demander l'autorisation, objecta Mlle Morisot.

— C'est lui qui nous envoie, balbutia la femme.

Son mari lui donna un coup de coude tardif, puis, essayant de réparer la gaffe commise par l'épouse trop bavarde, il ajouta :

— M'sieur Bernard a dit comme ça : « Je ne veux pas qu'elle reste sans protection. Si quelqu'un lui faisait un mauvais coup, on dirait que j'en suis responsable. »

— Vous direz à votre maître que je sais me défendre.

Nerveusement, Régina leur ferma la porte au nez.

Une demie-heure s'écoula pendant laquelle elle regretta son geste impulsif. Envisageant froidement la situation, la jeune fille se demanda s'il ne valait pas mieux renoncer à la lutte. Déjà, elle avait tout désorganisé dans le domaine. Les cultivateurs préféraient s'éloigner plutôt que de l'adopter, le personnel domestique lui échappait. L'homme qui, avant son intervention, réglait avec harmonie la vie des êtres et la conservation des choses, sombrait irrémé-

diablement, accablé sous le poids des illusions perdues.

Maintenant, elle risquait d'y laisser sa vie. C'en serait fini alors de la lignée des Sylberville. Tous ses efforts seraient perdus, gaspillés en pure perte.

Alors, que faire ? Partir ? Louer le domaine ? Ou encore, vendre ?

Ce n'était point là ce qu'elle s'était proposé quand, dans un magnifique élan de piété filiale, elle s'était lancée à corps perdu dans la bataille.

Mlle Morisot en était là de ses réflexions quand une voix l'appela du dehors :

— Mademoiselle ! Mademoiselle !

Bernard venait en personne plaider pour ses envoyés.

Elle le fit entrer dans le salon où le fauteuil boîteux et la banquette sans dossier continuaient à se tenir compagnie, tout autre meuble étant exclu.

Immédiatement, M. Provencel entra dans le vif du sujet.

— Je sais ce que vous allez me dire. Je cherche à vous imposer mes créatures pour tenter de vous circonvenir, j'abuse de ma victoire...

— Votre victoire ? Vous exagérez.

— Ne déformez pas ma pensée. Que j'aie tenté de vous isoler, il serait vain de le nier. Je me repens aujourd'hui d'avoir trop bien réussi.

— Parce que vous ne voulez pas avoir ma mort sur la conscience.

— Non. Parce que...

Bernard s'arrêta brusquement, comme s'il allait lâcher une énormité. Il reprit plus doucement :

— Comme je vous le disais ce matin, j'ai beaucoup réfléchi depuis quinze jours. Certaines découvertes

m'ont profondément troublé. Mon père a été autrefois régisseur de Sylberville...

— Je sais cela, et bien d'autres choses encore.

M. Provencel, subitement désemparé, regarda son interlocutrice avec une pointe d'inquiétude. Il répéta :

— Ah ! Vous saviez ?

— Oui.

— Et vous ne m'en avez point parlé.

— Il n'entrait pas dans mes intentions de vous humilier.

Baissant la tête, le visiteur poursuivit d'une voix sourde :

— Vous avez pensé, évidemment, que ce fait permettait d'expliquer bien des choses. Appelé à poursuivre sa gestion après la disparition du dernier duc, il lui suffisait de rester en fonctions pour se rendre pratiquement maître du domaine.

— Avec un peu d'habileté, c'était facile.

— Evidemment. Vous estimez sans doute que l'histoire des hypothèques dont on n'a retrouvé aucune trace était une simple manœuvre destinée à rendre vraisemblable la possession définitive du château.

— La supposition ne manque pas de vraisemblance.

— Il y a quelques semaines encore, j'aurais giflé la personne qui aurait osé suspecter mon père. Maintenant... Maintenant...

M. Provencel étouffa un sanglot qui trahissait son désarroi. Puis, il poursuivit :

— Amené à mettre en doute mes certitudes les plus absolues, j'ai dû convenir en moi-même que d'autres certitudes pouvaient également se révéler inexactes.

— Puis-je vous demander lesquelles ?

— Celle de votre mauvaise foi, notamment.

— Vous ne me soupçonnez plus de faire valoir un titre auquel je n'aurais, selon vous, aucun droit. Est-ce là votre pensée ?

— Oui. Comme je le disais à l'instant, je me suis efforcé de faire la lumière. Si je n'y ai pas réussi autant que je le voudrais, certains faits, par contre, me semblent devoir être examinés.

— Il me plaît de vous l'entendre dire. Je vous en soumettrai quelques-uns sur lesquels vous me donnerez votre avis.

— Pour ce que vous en ferez...

— Ce scepticisme tombe mal. N'ai-je pas renvoyé mes domestiques après avoir été mis en garde par votre avertissement ?

— Oui. Mais vous refusez de les remplacer par de braves gens dont vous n'aurez, je vous le jure, rien à craindre.

— Qu'ils viennent.

— Je cours les chercher. Ils attendant à la grille.

M. Provencel s'éclipsa pour remplir sa mission et ramena le couple tout éberlué. Régina les accueillit avec un sourire :

— Puisque tout le monde y tient, reprenez votre place. Mais vous logerez dans le château même jusqu'à nouvel ordre. Il serait imprudent de me laisser seule.

— Bien, Mademoiselle.

— Vous allez faire apporter vos meubles le plus tôt possible, poursuivit Mlle Morisot, pendant que votre femme va nous préparer à dîner. Elle trouvera tout ce qu'il faut dans la cuisine. Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Justin, Mademoiselle.

— Et vous ? poursuivit Mlle Morisot en s'adressant à l'épouse qui se dirigeait déjà vers la pièce voisine.

— Ernestine.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous viendrez me le demander. Quant à vous, Monsieur Provencel, je vous dois un repas. Vous accepterez, je pense, de partager mon menu-surprise. J'ignore complètement ce que nous allons manger. Maintenant, voulez-vous que nous poursuivions l'entretien au point où il en était ?

— J'attendais avec impatience que nous revenions à notre sujet.

Le couple de serviteurs s'était retiré silencieusement.

— Vous souvenez-vous du jour où vous êtes intervenu fort à propos contre les menaces de l'irrascible Bridou ? rappela Régina.

— J'allais vous en parler. Il me souvient maintenant que le nom d'Olivier vous avait frappée.

— Oui. Je vous l'ai fait remarquer. On ne peut mettre en doute des affirmations si fréquemment renouvelées. Cet homme a sûrement tué le garde-chasse de mon père.

— C'est fort probable.

— Du même coup, les bruits fâcheux émis contre le duc de Sylberville tombent. Sa fuite devenait sans objet, on doit admettre qu'il est parti simplement pour mener ailleurs une vie à sa guise.

— Supposition vraisemblable. Ah ! Si j'avais une preuve ! Une seule !

— Que feriez-vous ?

— Un geste qui me coûterait beaucoup, mais que mon devoir... oui ! mon devoir... me dicterait.

Il y eut un silence qui s'éternisa. Chacun s'absor-

bait dans ses propres pensées. La première, Régina, s'aperçut de la situation singulière qui se prolongeait. Elle dit :

— Pardonnez-moi. Vous êtes mon invité et je ne sais même pas faire les frais de la conversation... En réalité, vous êtes un peu chez vous et je ne suis pas absolument chez moi. C'est ma seule excuse.

— Je vous en prie. Nous n'en sommes plus aux politesses mondaines, sans quoi mon incorrection serait pire que la vôtre.

L'arrivée d'Ernestine mit fin au débat. La cuisinière expliqua comment elle s'était débrouillée. Son mari était allé prendre des oeufs à la ferme pour faire une bonne omelette. Il restait des cotelettes de mouton dans le garde-manger. Elle se proposait de les faire griller. Un gâteau de semoule terminerait ce dîner sommaire.

— Je n'en espérais pas tant, reconnut la jeune fille.

— Alors, Mademoiselle et Monsieur peuvent venir à table.

Tout en mangeant, les deux jeunes gens échangèrent leurs opinions sur des sujets qui n'avaient rien à voir avec leurs préoccupations mutuelles. On aurait dit qu'ils reprenaient la discussion au point où ils l'avaient laissée en achevant le précédent repas commun dans cette salle à manger où le décor s'était modifié sans y gagner, au contraire.

— J'espère que vous reviendrez quand mes meubles seront en place, lança Mlle Morisot. Il est vrai que vous n'aimez pas le style ancien.

— Peut-être réussirez-vous à me démontrer que j'ai tort.

Un miaulement ponctua cette concession. Mouky faisait une entrée tapageuse et venait prendre part à

la dînette. Pour ne pas faire de jaloux, il se frotta successivement contre les deux jeunes gens, acceptant sans distinction d'origine les morceaux de gras qu'on lui offrait de part et d'autre.

Au moment où le repas s'achevait, une trompe d'auto résonna dans le lointain, éveillant les échos du parc avec une insistance significative.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda Bernard. Je me sauve.

— Pas du tout. C'est probablement pour vous que l'on vient.

Justin parut sur ces entrefaîtes et annonça :

— Il y a un monsieur en voiture qui demande la duchesse de Sylberville.

— J'ai commandé une conduite intérieure. On me la livre sans doute, fit Régina.

Et, se tournant vers le gardien, elle interrogea :

— Le visiteur n'a pas donné son nom ?

Le domestique bafouilla, chercha dans sa poche et en tira une carte qu'il tendit à la petite châtelaine en expliquant :

— J'allais oublier... Il m'a remis ça.

Un nom était gravé, que Mlle Morisot lut avec une surprise extraordinaire.

— Colonel Sfax. Mon père a été jadis sous ses ordres. Comment a-t-il su ?... Et que veut-il ?

— Vous ne tarderez pas à l'apprendre. Je vous laisse.

— Une fuite serait mal interprétée.

— C'est juste. Vous êtes trop bien placée pour le savoir. Puisque vous m'y autorisez, je m'en irai dans un petit moment.

— Introduisez, ordonna la jeune fille.

Elle transporta deux chaises dans le salon pour

recevoir plus dignement l'officier qu'elle avait rencontré à diverses reprises, de loin en loin.

En accueillant le visiteur dans le hall, elle s'empressa d'expliquer :

— Je suis navrée de vous faire les honneurs d'un château vide. Mon mobilier est encore à Paris. Vous excuserez cette installation de fortune.

— C'est moi qui sollicite votre indulgence pour ma démarche insolite. Mon but, en venant vous voir, était de vous rendre service.

Ce disant, le colonel Sfax louchait significativement du côté de Bernard. Très vite, Régina se débarrassa des présentations. Les deux hommes se serrèrent la main.

— Puis-je parler devant monsieur ? interrogea l'officier, dont la prestance, le regard énergique et les multiples décorations attestaient les dons de chef.

— Pourquoi pas ? Je vous arrêterai s'il y a lieu. Mais d'abord, comment avez-vous deviné ma présence à Sylberville ?

Une expression d'affectueuse sympathie traversa les yeux du visiteur qui répondit sans le moindre embarras :

— Vous savez, mademoiselle, que je m'intéressais beaucoup à votre père.

— Oui. Grâce à vous, il s'était fait une magnifique situation. Souvent, il me disait combien vous aviez été bon et attentionné pour lui.

— C'était un homme brave et un brave homme, pour lequel j'éprouvais une profonde estime. Je ne puis lui adresser qu'un reproche : celui de n'avoir pas eu confiance en moi.

— Colonel ! Il se serait jeté au feu sur un ordre de vous.

— Oui, je le crois. Mais jamais il ne me laissa pé-

nétrer dans le secret de sa vie privée. Et pourtant, ce secret, je le connaissais... Oh ! un hasard seul m'a permis d'apprendre la vérité. Votre cher papa ne se doutait pas que j'étais au courant. Il voulait rester pour moi le légionnaire Morisot, ce qui n'était fichtre pas un titre négligeable. Je sais qu'il en avait d'autres.

— C'est seulement au moment de mourir qu'il m'a révélé son origine, murmura la jeune fille, comme pour s'excuser.

— Quand il s'est engagé, au début de la guerre, je l'ai tout de suite remarqué. Il suffisait de le regarder et de l'entendre s'exprimer pour avoir la certitude qu'il était de haute naissance. Plus tard, au cours d'une relève dans les tranchées, où je partageais la vie de mes hommes, quelqu'un me parla de lui : un Suisse, élevé dans le canton, où le duc de Sylberville avait cherché un refuge. J'appris ainsi son nom. Or, j'ai des attaches du côté de Semur. Pendant un séjour que j'y fis jadis, la mort du garde-chasse Olivier avait soulevé une vive émotion. Personne n'avait pris au sérieux l'accusation portée contre le châtelain disparu, dont la vie exemplaire était connue de tous. L'annonce de sa mort avait rencontré un scepticisme général.

« Avec le citoyen helvétique dont je viens de vous parler, et qui s'était lui aussi engagé chez nous, la conversation se poursuivit. En confrontant les dates, en rapprochant nos souvenirs, il devenait évident que l'arrivée de Sylberville dans la localité citée par mon interlocuteur coïncidait avec la fugue du maître de ce château. Je savais déjà, par votre père, qu'il s'était marié à l'étranger, et qu'il avait une ravissante petite fille.

« Cette enfant, j'en fis la connaissance plus tard,

quand il vint à Paris, après la mort de sa femme pour s'y créer une situation. Vous vous rappelez, mademoiselle, combien je l'ai soutenu en toute occasion. Vous comprenez maintenant pourquoi mon appui le plus entier lui était acquis d'avance : il s'adressait au duc de Sylberville autant qu'au légionnaire Morisot.

Régina, émue par les souvenirs évoqués, murmura :

— C'est véritablement la Providence qui vous envoie.

— S'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais rendu à votre pauvre papa le rang social auquel il avait droit. Mais il était d'une sauvagerie que moi seul pouvais comprendre. Malgré mes efforts pour l'en faire sortir, il s'est toujours cantonné dans une réserve pleine de dignité. Paix à ses cendres... J'arrive à l'objet de ma visite.

— Je vous écoute.

— Une feuille spécialisée dans les potins scandaleux signale cette semaine que le château de Sylberville était revendiqué par la descendante des ducs qui venait de gagner son procès, mais que l'authenticité de sa filiation était attaquée par les occupants du château.

— C'est exact.

— Mon témoignage vous permettra de faire éclater la vérité aux yeux les plus aveugles. Voilà ce que je tenais à vous dire. Maintenant, je me retire en m'excusant de cette visite tardive.

— Comment vous exprimer ma reconnaissance ? Vous m'apportez précisément l'unique preuve qui me manquait pour faire reconnaître mes droits légitimes.

— J'en suis ravi. Disposez de moi à votre guise. Bonsoir, mademoiselle... Monsieur !

Le colonel Sfax s'inclina en passant devant Bernard, qui n'avait pas bougé durant ce dialogue dont les révélations le bouleversaient.

Régina reconduisit l'officier jusque sur le seuil et revint à M. Provencel effondré sur une chaise.

— Que dites-vous de cela, mon cher voisin? demanda-t-elle.

— Ma conduite est indigne, reconnut le jeune homme, bourrelé de remords.

— Oh ! N'exagérons rien. Vous avez des excuses. Je me suis conduite en écervelée, lors de ma première visite. Et puis, je m'attendais à trouver des ruines entourées de terres en friche. Au lieu de cela, vous me rendez un château en parfait état et des fermes en plein rapport. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Une seule chose m'inquiète désormais : serai-je capable d'entretenir l'activité et la richesse qui règnent ici ?

— Ne craignez rien. Avant de partir au loin, je confesserai publiquement mes erreurs et je demanderai qu'on reporte sur vous l'attachement que l'on avait pour moi.

— Gardez-vous-en bien. Il ne faut pas ternir la réputation de ceux qui ont disparu. Personne n'a intérêt à ce que la mémoire de votre père fasse les frais de notre réconciliation. Et puis, quelle idée de vous expatrier ?

Pitoyable, M. Provencel appuya :

— C'est la seule solution possible.

— Vous croyez que Mouky l'appréciera ?

La jeune fille montra du geste le chat qui, en ronronnant, venait solliciter des caresses.

— Il y a quelques heures, j'envisageais un autre terrain d'entente. Maintenant, il est trop tard.

— On ne sait jamais. Dites toujours. Moi aussi, j'estime qu'on doit pouvoir trouver mieux. Les péripéties de la lutte m'ont obligée à affronter les difficultés de la vie. Je ne suis guère rassurée sur celles qui s'annoncent. Aurai-je l'autorité nécessaire pour vous remplacer efficacement ?

— Comment doutez-vous de votre puissance après une victoire aussi complète ?

— Trop complète. Je ne voulais pas semer le désastre sur mon passage. Comment vivrais-je heureuse ici après vous avoir contraint à l'exil ?

M. Provencel leva vers la petite châtelaine des yeux où transparaissait plus que de l'admiration.

— Vous porteriez toute votre existence la nostalgie du pays natal, et vous ne seriez plus qu'une épave déracinée, tandis qu'ici vous rendriez tant de services.

— Ah ! je vous jure que si vous me laissiez gérer vos terres, vous n'auriez pas de serviteur plus dévoué que moi.

— A en juger par les preuves d'intérêt que vous m'avez données, en tant qu'adversaire, j'évalue à leur juste prix les services que vous sauriez me rendre comme régisseur. Mais j'aurais peur qu'en s'accommodant d'une situation subalterne, votre autorité ne se trouvât bien diminuée.

— Pourtant, je ne vois pas d'autre solution.

— Si ! Si ! Cherchez bien. Ce doit être d'ailleurs celle à laquelle vous aviez déjà pensé pour votre compte.

Bernard regarda Régina, qui souriait avec tendresse, attendant la réaction que provoquerait son audacieuse manœuvre. Il comprit l'invite. Son visage se

transfigura. Mais, presque aussitôt, une grimace douloureuse contracta ses traits.

— C'est impossible, murmura-t-il. La duchesse de Sylberville ne peut épouser M. Provencel.

— Pourquoi pas ? La noblesse ne se reconnaît pas seulement à l'hérédité. Il y a également le caractère, les traditions, et puis aussi l'impulsion du cœur. Les phases de la lutte nous ont appris à nous estimer mutuellement. De l'estime à l'amour...

— Chut... Ne brûlons pas les étapes.

Mais, instinctivement, leurs mains se joignirent.

FIN

Pour paraître jeudi prochain sous le n° 577 de la Collection "Fama"

L'OR DU LIBAN

Par MARGUERITE GEESTELINK

CHAPITRE PREMIER

LA MORT D'UN PERE

Une atmosphère presque irrespirable, où stagnait l'odeur des médicaments, emplissait la chambre hermétiquement close.

Bien qu'on fût à peine au milieu du jour et qu'au dehors un soleil éclatant répandît ses splendeurs sur le jardin et la campagne environnante, le malade avait exigé que les rideaux demeurassent fermés car la lumière blessait ses paupières alourdies.

Dans un coin, deux femmes qui se tenaient serrées l'une contre l'autre, épiaient avec une horrible angoisse le souffle qui devenait de plus en plus rauque et irrégulier.

— Mademoiselle Irène, je crois qu'il faudrait aller chercher le prêtre.

La jeune fille eut un geste désespéré.

— Naïs, tu sais bien que déjà trois fois, il l'a refusé !

— On ne peut cependant le laisser partir comme un païen, il a reçu le baptême. Alors ?...

Douloureusement, celle qui bientôt serait orpheline se tordit les mains.

— Tu as certainement raison, mais j'aurais voulu attendre l'arrivée de mon frère.

(A suivre.)

Imp. J. Téqui, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris (France). — 1001-4-38.

LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies ..... **80** fr.
Etranger (Tarif réduit) .. .. **90** fr.
Etranger (Autres pays) ..... **100** fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 2 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 7 fr. 50

(Ces deux numéros, très importants, donnent toutes les nouveautés de début de saison)

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : **30 fr.**

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIVe)

Collections bienfaisantes, à propager : La Belle Aventure...

«...On ne peut que se réjouir de voir naître une collection capable de donner, pour un prix modique, des œuvres attachantes et saines.»

(REVUE DES LECTURES, N° 8)

"La Belle Aventure"

Romans dramatiques
d'amour et d'aventures lointaines

IL PARAIT UN ROMAN COMPLET
LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

LE VOLUME, 64 p. sous couverture illustrée en 3 couleurs : **1 fr.**

Imp. des Beaux-Arts, Paris.